



L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Hiver 2019 - Cahier n°7

Champ libre
*Lettre d'une personne
exilée à sa mère*

Lignes de vie
Le petit prince Baudouin
Par Henry

De la plume au pinceau
Féminités

DOSSIER

**L'homme et la nature :
une réconciliation
à mener**





« Comment osez-vous ? »

« On ne naît pas écologiste, on le devient », a-t-on surpris un jour Nicolas Hulot dire de toute sa verve.

Écologie, précarité, écologie ET précarité.

Et si on en parlait ?

Et si on en parlait sans prendre des gants ?

Et si on en parlait sans se regarder en chiens de faïence ?

Ce numéro de *L'Apostrophe* met les pieds dans le plat, et tente de joindre « les deux bouts » de la question. L'une des crises majeures auxquelles fait face aujourd'hui l'humanité tout entière et qui menace sa survie est bien celle de l'écologie. Comment la planète en est-elle arrivée là ? Comment est-elle arrivée à ce degré de détresse qui étreint son cœur malgré tous les voyants allumés et sans que, pour autant, l'homme ne

« Comment la planète en est-elle arrivée là ? Comment est-elle arrivée à ce degré de détresse qui étreint son cœur et sans que, pour autant, l'homme ne songe sincèrement à lui apporter un soulagement ? »

songe sincèrement à lui apporter un soulagement, mais qu'au contraire, il aggrave son angoisse et lui inflige tous les jours une grande souffrance morale ? Comment en est-elle arrivée à verser tant de larmes quand militants et militantes pour le climat ne cessent depuis belle lurette de faire de cette cause leur cheval de bataille ?

« Ce n'est pas normal. Je ne devrais pas être ici. Je devrais être en classe de l'autre côté de l'océan. Et, pourtant, vous venez tous nous demander d'espérer, à nous, les jeunes. » C'est en ces termes que s'exprima, au sommet sur le climat de l'ONU, une jeune activiste suédoise de seize ans qui apparemment n'a pas sa langue dans sa poche quand il s'agit de fustiger les pays les plus pollués et de condamner fermement l'inaction de leurs leaders.

« Comment osez-vous ? », poursuivait Greta Thunberg, outrée, indignée, offensée, révoltée, scandalisée ! « Des gens souffrent, des gens meurent et des écosystèmes s'écroulent. Nous sommes au début d'une extinction de masse, et tout ce dont vous parlez, c'est d'argent et de contes de fées racontant

une croissance économique éternelle. Comment osez-vous ? » Fin de citation. À laquelle la plaidoirie pour l'écologie que nous offre dans ces pages Amel, lycéenne, fait écho, signant là combien la jeunesse actuelle porte pleinement ces enjeux cruciaux.

Mais ce discours et malheureusement bien d'autres sonnent encore trop creux dans beaucoup d'oreilles aujourd'hui. À la limite, ils sont considérés comme ennuyeux, moralisateurs. Pire, incohérents. Pourtant, les preuves ne manquent pas : la surexploitation des sols détruit la biodiversité, favorise l'étalement urbain et engendre une agriculture intensive diligentée par des industriels avides de profit, poussant ainsi les gens vers toujours plus de consommation. Beaucoup d'autres pratiques qui consisteraient à saborder la nature sont aussi vivement en cause. Soulignons ici l'utilisation de l'énergie fossile par les usines et les émissions de CO₂ des voitures qui provoquent un réchauffement climatique.

Pour surmonter cette crise qui s'aggrave, il va falloir trouver des solutions. Selon un rapport récent des Nations unies, le nombre d'habitants sur la Terre devrait passer de 7,7 milliards à 9,7 milliards en 2050.

Comment nourrir tout ce monde sans l'agriculture intensive ? Comment nourrir tout ce monde sans l'utilisation des organismes génétiquement modifiés (OGM) ? Combien sommes-nous dans ce monde avec un pouvoir d'achat permettant une consommation de produits qui résultent de la culture biologique ? La substitution de la viande d'élevage par la viande de synthèse ne coûtera-t-elle pas trop chère aux consommateurs, compte tenu du coût lié à la fabrication de ces produits ? L'utilisation des voitures électriques qualifiées de « zéro émission » – supposons même, ce qui n'est d'ailleurs pas le cas, qu'elles ne posent aucun problème écologique – est-elle à la portée de toutes les bourses ?

La solution n'est donc pas simple, comme le soulignent à plusieurs reprises les auteurs et les groupes d'écriture qui ont participé à l'écriture de ce dossier. Entre crise écologique et crise économique, il va falloir trouver le juste milieu, le point d'équilibre, qui permette la bascule. Et, comme disait un grand homme en son temps : « *Soyons le changement que nous voulons voir dans le monde.* » ■

Aick et Clarisse





De vous à nous	8
Notre placard déborde de trésors d'écriture	9
L'Atelier pour écrire	9
<i>Comment est composée L'Apostrophe ?</i>	10
Champ libre	12
Renaissance	13
Titre	14
De moi à moi pour toi	16
(sans titre)	18
Lettre d'une personne exilée à sa mère	19
Bateau, naufrage et à tire-d'aile	20
DOSSIER	
L'homme et la nature : une réconciliation à mener	24
Riches, pauvres : la fracture « écologique »	28
Destruction des forêts	30
Divergence : le besoin alimentaire vs l'écologie	32
L'Étal, des fruits et des légumes frais grâce à des hommes et des femmes	34
Qu'est-ce que l'écologie ?	38
La sobriété, une solution radicale ?	41
L'appât du gain, une souffrance pour l'être humain, une souffrance pour la planète	42
L'écologie : un vital rapport à la nature	43
« Une écologie digne de ce nom est profondément sociale »	46
De la plume au pinceau	54
J'existe : j'ai laissé une trace	55
Lignes de vie	78
Le petit prince Baudouin	83
Agir ensemble	88
Le triomphe de la confiance et de l'amour	87
« Quelqu'un, quelque part »	91
Sources et ressources	94
L'engagement : une rencontre, une voie, un ailleurs	93
Empreintes	102
Wepemeuh : là-bas, chez nous	101

Le groupe des « Dames de l'ADEEC (L'art d'écrire en couleurs) », est un groupe de femmes d'Amiens qui, chaque mercredi, se retrouvent pour écrire ensemble. En ouverture de leur recueil *Un trésor dans le placard*, elles partagent la force que fait naître en elle ce moment de création.

Notre placard déborde de trésors d'écriture

Voici sept ans que notre équipe, l'ADEEC, existe. Depuis la création de cet atelier pour écrire, dans les locaux du Secours Catholique, à Amiens, nous nous retrouvons chaque mercredi pour vivre un bon moment ensemble et oser poser nos mots sur une page blanche. Il a fallu du temps pour apprendre à nous connaître, nous écouter et nous entraider.

Écrire est une aventure. Pour la plupart d'entre nous, une nouveauté. Aujourd'hui encore, lorsque nous lisons à haute voix ce que nous venons d'écrire, nous visons une expérience singulière. Notre parole est comparable à un bijou enfoui depuis longtemps dans une tiroir obscur. Un bijou qui nous surprend lorsqu'il est découvert. Un bijou, une parole... étonnants de beauté, d'humour et de mystère aussi. Notre placard déborde de trésors d'écriture. ■

L'atelier pour écrire

À Amiens toujours, sous l'égide du Secours Catholique, huit personnes du Congo, de RDC et du Kosovo se sont rassemblées pour poser des mots sur ce qu'elles vivent. Parmi leurs textes, Nono écrit ce que lui apporte l'écriture en atelier.

L'atelier est le lieu de travail en commun, le lieu où chacun apporte sa contribution, avec son savoir-faire. C'est le lieu des échanges d'idées et de connaissances. C'est aussi l'endroit de l'apprentissage et de la formation. L'atelier est comme un potier : de la même manière que le potier façonne son œuvre en lui donnant forme et en la valorisant, l'atelier lui aussi façonne.

C'est le cadre d'un perfectionnement : il aide à combler des lacunes, à colmater des brèches, à élargir des connaissances, à faire des découvertes. L'atelier est aussi une lampe qui éclaire dans l'obscurité. ■

Comment est composée L'Apostrophe ?

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs

Tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou avec l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

Les textes collectifs résultent des échanges et des confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et de compléter la séance suivante, jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

Le dossier thématique comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours, et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de trois groupes différents. Sauf indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

Le rôle de l'animateur d'atelier : il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial (eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes). Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.



À propos de l'auteur

Jean-Pierre, parti en voyage de ressourcement, appartenait à un groupe du Secours Catholique. En parlant de ce texte, il aimait à dire que « les paroles sont de Jean-Pierre, la musique est de Jean-Marc [l'animateur de l'atelier d'écriture] ».

Renaissance

Cheval emballé en un galop ravi,
 J'ai longtemps avalé à toute allure les rubans d'asphalte de la vie
 À l'aune de mes passions,
 Au risque de la déraison.

Jusqu'à ce que, sans crier gare, la maladie me tacle
 Et me propulse au creux de la terrible nuit de mon parcours.

Alors s'accomplit l'incompréhensible miracle,
 Suscité par la quotidienne présence et la force de ton amour,
 Nourrissant l'étincelle de mon désir de vivre et, bientôt,
 D'enfourcher à nouveau les cylindres de la moto.

Voir reflourir les lilas de l'enfance,
 Cueillir par gerbes les fleurs d'une nouvelle chance,
 De l'éventail des possibles, rouvrir le livre,
 Profiter pleinement du moment présent et VIVRE !

Puiser dans l'écoute et le partage en famille une énergie nouvelle,
 Retrouver les joies simples des premiers Noël,
 Fondre à l'évocation de serrer dans mes bras mes petits-enfants,
 Me laisser submerger par une tendresse à taille d'océan. ■

Jean-Pierre

À propos de l'auteur

Mohammed Alhodai est un poète yéménite exilé en France. Il a publié Un jour, j'ai marché sur le temps et j'ai vu des histoires et Voyages avec le vent. Ses textes chantent la solitude de l'exilé.

Une âme dans une poche

Encore je vais ranger mes affaires. Je ne sais pas si je range mes affaires
Ou les mois ; les feuilles tombées des yeux, la distance, les gens.

Je ne sais pas si les affaires me rangent
Ou si ce sont les maisons qui nous rangent.

Les portes, les fenêtres et le toit deviendront une forêt sur le mur des souvenirs,
Je vais mettre la maison devant la porte.

Je ne sais plus si je dois ranger les gouttes de la pluie,
Le chemin du nuage pour qu'ils ne se heurtent pas à la terre.

Mais je vais amener les sables, les rochers, les anciennes chaussures,
Un parfum de silence, la mer sans les vagues, même les vêtements
Des arabes, je porterai tout ça dans mon sac à déménagement.

Je porte encore la joie, le bonheur dans un sourire,
Je ferai un désert sur le ciel et une pluie sous la terre,
Et je monte pêcher des oiseaux à la mer,
Et je descends chasser des poissons au ciel.

Je vais voyager avec un enfant qui ne porte pas de nom, ni visage,
Ni date de naissance et qui n'a qu'un seul pied.

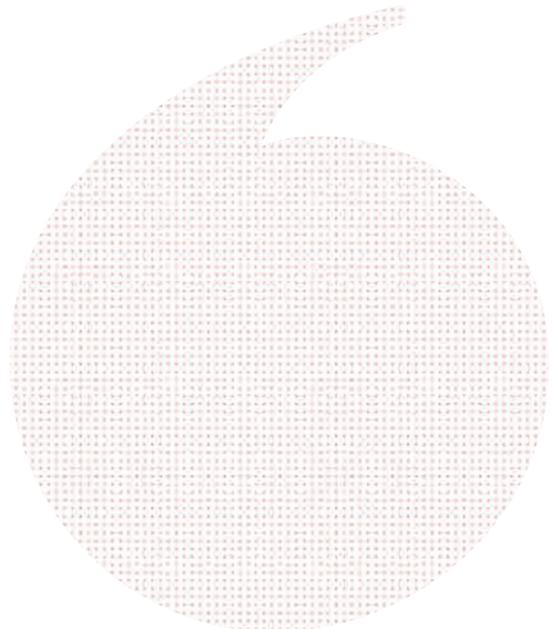
Je vais regarder sans yeux, entendre avec une oreille, marcher sans pieds,
Parler sans langue, embrasser et raconter toutes les histoires
sans lèvres ni livres.

Je garde le reste de la lumière de la journée pour la fin de la soirée,
Je vais écrire une page dans un seul cheveu,
Un livre dans un point.

J'invite la nuit avec ses amis (les étoiles) à la soirée dans une cloche muette,
 Une église à boire dans une mosquée, la liberté à l'esclavage,
 Le dieu à écouter une musique chantée par les larmes des femmes,
 Par le sommeil des enfants sous les décombres.

Enfin, je déménage avec tout moi-même, une âme dans une poche,
 Un pays plié come une carte, je range les couloirs du cœur,
 Et les chaises du temps et je déménage. ■

Mohammed Alhodai



À propos de l'auteure

Participante à une formation aux ateliers d'écriture à Dax, Virginie Robert-Giovannetti a écrit ce texte au cours d'une nuit sans sommeil.

De moi à moi pour toi

Ce soir, je redeviens une enfant
Pour te parler un moment.
Dis, petite, aurais-tu écouté les grands
Si tu avais connu ta vie avant ?

La vie des grands, ce n'est pas toujours beau,
On sourit même si c'est faux.
La mienne a été faite de drames,
J'ai versé tant de larmes.

J'ai reçu tellement de coups
Que j'en étais arrivée au bout.
Très souvent, j'ai voulu partir.
Bien souvent, j'ai voulu mourir.

Dis, petite, tu es toujours là ?

Ne marche pas dans mes pas,
N'écoute pas les grands parler.
Bien sûr, il faut rêver,
Mais à toi d'avancer.

Car, derrière un sourire,
Y a souvent de la tristesse.
Derrière une main tendue,
Une vie secourue.

Dis, petite, tu es toujours là ?
Même si, ce soir, je marche sur tes pas,
C'est pour te dire qu'on m'a donné la main,
On m'a emmené sur le chemin,
On m'a dit : je crois en toi,
Marche vers ton destin.

On m'a dit : tu es capable
Mais tu n'es pas coupable.
On m'a dit : écris tes mots,
Tu auras le cœur moins gros.
On m'a dit que chaque jour levé
Est une bataille gagnée.

Dis, petite, tu es toujours là ?

J'voudrais t'parler un moment
Pour te dire : ce n'est pas facile d'être grand.
Ce soir, pour un instant,
Je suis redevenue une enfant.

Mais je ne changerais pas le cours du temps
Car la vie m'a appris
Que, derrière chaque grand,
Se cache un p'tit enfant.
Qu'après chaque nuit,
Une nouvelle page s'écrit. ■

Virginie Robert-Giovannetti

À propos des auteurs

Ce poème et cette lettre ont été écrits par deux exilés de passage à Calais. Avant de reprendre le chemin de leur exil, T. et l'exilée ont partagé ces mots avec ceux qui passent.

(sans titre)

Je suis une personne qui se réveille dans la rue.
Je ne peux plus respirer de l'eau et je n'arrive plus à sentir
à quel point l'eau est froide.

Dis à ma mère de ne pas pleurer,
Dis à ma sœur de ne pas pleurer,
Dis à ma grand-mère de ne pas pleurer,
Dis à mon père de ne pas pleurer.
Mon cher frère, dis à mon fils de leur demander pourquoi.

Pourquoi est-ce que mon père est mort à la frontière au lieu de dire au revoir...
Au revoir ?
Tu prends la peur à cause de quoi... Tu as mal fait.
Tu te sens fort quand tu restes avec ta femme...
Dégustation de ton vin dans ta coupe d'or...

Boire pour se détendre et boire pour oublier.
Mon père est mort à la frontière...
Buvez à ne pas regretter.
Au revoir... Au revoir, dis à mon fils... Mais ne leur dis pas des mensonges...
Ton père était un homme libre dans le ciel. ■

T. Calais, le 12 avril 2019

Lettre d'une personne exilée à sa mère

Ma mère,

Je t'ai quittée très tôt ! Et je n'ai pas encore eu le temps de regarder ton sourire. Depuis mon départ, je te téléphone de chaque coin du monde, là où je passe. J'essaie de ne pas t'inquiéter. Je me force à sourire. Je cultive un peu d'espoir. Ça ne fonctionne plus. Mais, là, je ne peux plus continuer. Je t'ai menti et je mens encore. Non, ma mère. Ça ne va pas. Je souffre. Mon corps devient de plus en plus faible. Ici, il n'y a pas d'eau, pourtant j'ai quitté l'Afrique. Mais la pluie des bombes lacrymogènes des CRS m'arrose bien. Je suis sale, il n'y a pas de douches. Mon cerveau ne dort plus. Tu me manques et je n'ose pas le confier à quelqu'un. Tu me manques et je n'ai pas la possibilité d'aller te voir et puis de revenir. Désolé, tu ne peux pas me rendre visite. Le prisonnier et le malade ont un droit de visite. Même le mort peut recevoir de la visite. Mais, en fait, je suis entre les deux. Je suis un prisonnier mort.

J'ai peur, un jour, d'ouvrir les yeux et de ne plus me reconnaître, j'ai peur de perdre la mémoire, j'ai peur de t'oublier. J'ai écrit ton nom juste à côté de mon cœur. Pour que je me souvienne. Pour rappeler à ces personnes sans cœur qu'un jour, j'avais une maman comme eux ; qu'un jour, j'étais un être humain ; qu'un jour, j'étais vivante. ■

Exilée à Calais, 2017



À propos de l'auteure

Nelly Cavalon, la soixantaine, mère de famille... Autrefois, pas d'études, pas de carrière, beaucoup d'échecs et, aujourd'hui, beaucoup d'amis, des jours très affairés... Tranquille quoi, ou presque... Mais certainement une belle vie après des luttes dures et répétées... qui se finissent en grands plaisirs de vie malgré les regrets, dans le soulagement et la joie de l'écriture. Elle dit toujours : « J'ai tout raté, mais toujours avec beaucoup de bonheur. »

Bateau, naufrage et à tire-d'aile

Pierres tombées, pierres roulées,
Rebâtit les ruines de ta maison !
Pierres égrainées, pierres balancées,
Ricochées sur les saisons.

Années tombées, années enroulées,
Rudes, avance d'âge en âge.
Années égrainées, années balancées,
Escarpées de passages.

Collines surgies de mémoires fondues en bleu de temps,
Fracassées en falaises s'envolant de prés piquants d'herbe perdue, battue de vents,
En plages de galets d'étincelles giclant dans la nuit des temps,
Voguant en verts ondulés,
Amassées de pierres d'années ;
Fortunes, bonnes et mauvaises, savoirs du passé.

Pierres tombées, années enroulées,
Ricochées sur la mer et les saisons,
Escarpées de passages,
Encagées de mirages,
Repousse misère, refus de raison,
Violente déraison,
Années balancées, pierres égrainées,
Grand virage du temps,
Amarres larguées, changement de rivage...

Éclat de trouvailles d'exquise collision...

Maison guérie, belle, dressée,
Pierres taillées, mouchetées de lichen riant,
Table d'écriture,
Fenêtre blottie,



Fauteuil de coussins,
Feuille de papier blanc attendu,
Stylo encre à plume,
Timbre collé,
Courrier posté...

Attente...

Pierres tombées, années enroulées,
Ricochées sur la mer et les saisons,
Escarpées de passages,
Encagées de mirages,
Repousse misère à sa façon,
Années balancées, pierres égrainées...

Jour de nuits, nuit de jours, exquise patience...

Supercherie d'attente, magie de rêve,
Rires de ricochets sur la mer,
Reflets de larmes de misère,
Vifs regrets, écho du passé,
Plaintes passagères,
Reflets de murmures ébahis et fiers,
Rires de ricochets sur la mer,
L'hiver languit en été, l'été languit en hiver,
Poussières de réveil, le jour se lève !

Transhumance de patience bercée démesurément,
Tournoiement d'idées...

Je viens.

Je toque à la lourde porte de bois sculptée.

Tu m'ouvres.

Je rentre.

Tu fais le thé.

Tu m'emmènes m'asseoir sur la terrasse d'été.

Les tasses sont posées sous un bouquet d'hirondelles envolées.

Les cigales crissent dans les ritournelles des fournaies de bourdonnements.

Le chant des roses gazouille avec les oiseaux en douces gerbes parfumées.

Quelques chutes silencieuses de plumes oubliées, quelques pétales envolés de carmin...

Le soleil inonde les mots.

Le silence assemble les pensées.

Le vent bouscule les envies, les éparpille.

La fontaine glisse sous les feuillages épais d'ombre et file.
 Tu me tends la main.
 Tu me tires du soleil ; tu dis : « *Viens !* »
 Nous marchons en riant sur le chemin des collines.
 Les forêts brandissent leurs pointes de sapin souples et sombres.
 Les genêts,
 Suppose qu'ils aient fleuri, même en plein d'été !
 Suppose qu'ils emmêlent leurs odeurs gaies à celle des sapins,
 Des mousses, des fougères, des framboisiers, crient à tue-tête dorée.
 La nuit sourde et sombre éclaircit les lumières.
 Nous faisons le chemin à l'envers.
 Nous habitons la maison belle, guérie, dressée,
 Avec ses murs de pierres couvertes de lichen vert et doré.
 Table d'artiste, fenêtre claire,
 Fauteuils de coussins,
 Pâte prête, pinceaux tendus ; tu traces, tu peints.
 Table d'écriture, fenêtre blottie,
 Fauteuils de coussins,
 Feuille de papier blanc attendu, stylo encre à plume ; j'écris, j'ouvrage.

Années oubliées, années trépassées,
 Années venues de surprise avancée, d'âge en âge,
 Années égrainées, années égayées,
 Virevoltée de passage.

Années oubliées, pierres trépassées,
 Rebâties les ruines de la maison.
 Un cœur ravi dort enroulé et rond.
 Le conte est blond, en courbe,
 Parfait d'été passé à d'autres saisons.
 Pierres égrainées, années égayées,
 Ricochées d'âge en âge...
 Par-delà les temps,
 Il égrêle des roses, des bleus, des violets et quelques orangés de vermeil couchant...

Une lumière luit oubliée par les fenêtres claires blotties... ■

Nelly Cavalon



DOSSIER

L'homme et la nature : une réconciliation à mener

A l'origine de ce dossier, une question à propos de laquelle le comité éditorial de *L'Apostrophe* voulait entendre ceux qui vivent la précarité au quotidien : peut-on être concerné par le combat écologique lorsqu'on se démène chaque jour pour subvenir à ses besoins ? La préoccupation de boucler les fins de mois peut-elle se concilier avec la conscience d'une mobilisation contre la fin du monde ? Nous ne pensons rien « spoiler » du contenu des pages à venir en vous révélant, dès cette introduction, que les personnes des groupes qui ont travaillé sur cette question ont une conscience aiguë de la nécessité de se mobiliser pour sauver la planète et ce, malgré des fins de mois difficiles, auxquelles grand nombre d'entre elles sont confrontées. Au contraire. Non seulement elles ont une pleine et entière conscience de l'urgence de se mobiliser mais encore elles s'interrogent sur les capacités qui leur sont données d'agir, elles esquissent et proposent des pistes de solution. Elles portent un regard sans concession sur le système de développement économique qui a provoqué la situation actuelle et qui, encore aujourd'hui, les exclut, notamment d'un accès à une alimentation digne et respectueuse de la planète. Elles ont aussi voulu ce dossier comme un hommage à la nature, si unique et indispensable à la vie d'un homme qui continue malgré tout, aujourd'hui et partout dans le monde, à quotidiennement la détruire. ■

Cinq groupes ont participé à l'écriture de ce dossier :

Le groupe des Fous d'art solidaires de Créteil

Le groupe des « Fous d'art solidaires » se rencontre à Créteil (Val-de-Marne) chaque semaine autour d'un petit-déjeuner et d'activités artistiques. Ils créent ainsi des spectacles (pièces de théâtre, mimes, marionnettes...) qu'ils partagent chaque année avec un public nombreux. Ils participent à L'Apostrophe depuis ses origines.

L'atelier d'écriture de Quimper

Fabien, Isabelle M., Isabelle T., Catherine, Daniel et Jacques ont contribué à ce dossier lors des ateliers d'écriture du café solidaire « Ti An Dour » de Quimper.

L'atelier d'écriture de Roubaix

À Roubaix, divers ateliers d'expression se déroulent au sein du lieu d'accueil du Secours Catholique. Les ateliers d'écriture y ont eu une place dès le lancement de L'Apostrophe. Allal, Kamilia, Mohammed, Linda, Richard, Thizir et Malika ont contribué à ce dossier. Cette fois-ci, une jeune lycéenne, Amel, a aussi apporté sa contribution.

Le groupe des marcheurs de l'espérance de Marseille

Les marcheurs de l'espérance sont des personnes rencontrées dans les accueils de jour du Secours Catholique de Marseille et d'Avignon. Au retour d'un pèlerinage à Lourdes, ils décident de s'aventurer sur le chemin de Compostelle. Depuis, chaque année, une vingtaine de marcheurs se retrouvent pour un entraînement par mois et une étape de dix jours sur le Chemin. En tout, depuis le début, 65 marcheurs y ont participé. Ils arriveront à Saint-Jacques-de-Compostelle en avril 2020.

Le groupe des marcheurs de Savoie

Chaque année, des acteurs du Secours Catholique de Savoie marchent aussi vers Compostelle, toujours un peu plus loin. Ils ont marché l'an dernier, inspirés par le thème de la Création.

Certains d'entre eux se sont retrouvés pour la première fois pour écrire. Étaient au rendez-vous Brigitte, Carmen, Céline, Christine, François, Helda, Lucie, Manu, Maria, Marie-Claude, Marylène, Nico et Pierre.

Ce dossier a été complété par des textes issus de recueils des « Dames de l'ADEEC (L'art d'écrire en couleurs) » d'Amiens et par un texte rédigé par le groupe de l'Étal de Rennes. ■



En guise d'avant-propos

30XX... Je suis là... Sur cette ancienne Terre. Elle s'appelle Armageddon 1.

L'homme a presque totalement disparu. Il ne reste que quelques groupes d'une dizaine d'individus, tous éparpillés de-ci, de-là. L'eau est devenue presque inexistante sur cette planète, devenue aride et austère. Elle qui, avant, était si belle. C'est une lutte perpétuelle pour la survie, d'où les petits groupes qui se sont formés. Car, rester seul, c'est la mort assurée.

Comme d'autres, j'ai été cryogénisé. De ce fait, j'ai vécu l'apocalypse. J'y ai survécu grâce à la technologie. Mais la Terre, elle, est morte à cause de cette même technologie. Je suis désolé pour elle mais, moi, je suis en vie... Ou alors en enfer, je ne sais plus trop.

Que vois-je en-dessous de moi ? Quelle est cette planète aride ? J'aperçois quelques groupes avec des formes, qui ressemblent vaguement à des humains... Je ne comprends pas bien ce que ces êtres font sur une planète aussi difficile à vivre. Je regarde ma carte de l'espace... Mais, bien sûr ! Ce sont bien des humains, ces petits êtres ridicules que je distingue. Ceux-là même qui ont détruit leur planète. Et dire que je leur avais laissé un libre-arbitre... Qu'ai-je donc fait là ? Mais, au fait, je ne me suis pas encore présenté. Je suis Dieu, et je me promène sur mon tapis volant. Il faudra que je pense à refaire une Terre, avec des gens dessus, peut-être un peu moins cons que ceux d'avant ! ■

Manu

Riches, pauvres : La fracture « écologique »

Sommes-nous tous égaux pour mener le combat écologique ? L'écologie n'est-elle pas une préoccupation de riches qui n'ont plus besoin de lutter pour leur survie ? L'individu a-t-il vraiment le pouvoir de sauver la planète, et comment ? Au-delà des questions, une conviction commune : les solutions existent mais ne dépendent pas que des individus, qu'ils soient riches ou pauvres.

Notre société occidentale a connu bien des progrès grâce aux technologies et à la science. L'alimentation, la santé, la pénibilité au travail et l'accès aux biens de consommation ont connu de nettes améliorations, parfois au prix de l'exploitation des richesses du sol et des populations.

« *L'homme est un loup pour l'homme* », dira-t-on ! L'homme est en haut de la pyramide. Il a du pouvoir, des connaissances, de la réflexion. Il rencontre peu de prédateurs. Mais son intelligence et sa puissance sont au service de quelles causes ?

Qui domine le monde ? Qui est le plus puissant entre l'homme et la nature ? Quelles sont les conditions de leur apprivoisement mutuel ? L'homme ne prend pas le temps de se poser, de mesurer les conséquences humaines et écologiques de ses actes, hélas ! Il ne prend pas le temps de retrouver son lien fondamental à la nature nourricière, qui le ressource.

L'urgence de se questionner sur le climat et sur la protection de la planète est évidente si on regarde le réchauffement climatique, la fonte des glaces, la raréfaction de nombreuses espèces, la baisse des nappes phréatiques, la nature qui souffre et l'augmentation de la pollution.

Plus proche de nous et de nos réalités quotidiennes, nous observons notre environ-

nement de vie souvent sale et pollué. Notre nourriture n'est pas toujours saine, nos logements sont peu isolés afin de faire des économies d'énergie et nos voitures polluent. Nous souhaitons contribuer à enrayer le phénomène et tenter de mieux prendre soin de notre Terre. C'est une question de soin de nous-mêmes autant que de notre environnement, c'est une vraie question de citoyenneté qui se soucie de notre bien-être, de notre santé et de l'amélioration de notre quotidien, et pour tous. Nous souhaitons aussi transmettre, à ceux qui viennent après nous, une Terre la plus belle et saine possible.

Adopter le réflexe de protéger la Terre est une attention à ce qui peut nous aider collectivement à vivre mieux. Certes, nous pouvons identifier des actions à mener autour des énergies vertes (l'utilisation du vent, du soleil, etc.), autour des transports en commun ou de l'agriculture... Concrètement, nombre de gestes sont aussi possibles et à notre portée : limiter l'utilisation du plastique, privilégier les transports en commun par rapport aux voitures, récupérer l'eau (des douches, par exemple), régler le chauffage moins fort, manger plus sain ou encore rénover les logements.

Les icebergs fondent, et la responsabilité de l'homme est engagée. La responsabilité de l'homme ? Qu'est-ce donc que cela ? Depuis

toujours, l'homme a été le principal dominant sur cette Terre qui nous porte, nous donne vie et nous supporte.

Elle nous supporte, mais elle ne pourra pas toujours tout supporter, tout encaisser. L'homme étant ce qu'il est – dominant –, il s'est approprié tout ce qu'il a pu tirer de la planète. Mais celle-ci arrive au bout de ses stocks, qui ne sont pas tous renouvelables. Il serait donc grand temps que l'humain prenne conscience qu'il se met lui-même en danger. C'est le moment de rompre la glace qui enferme le souvenir de nos origines, la Terre. Cette glace doit fondre, tels les icebergs qui fondent actuellement à cause de l'être humain.

Notre société est comme en survie sur un radeau. Notre planète est en surchauffe partout. Aujourd'hui, je rêve de la fin du monde capitaliste qui pille les ressources naturelles, provoque un réchauffement climatique incontrôlable, produit des injustices sociales inadmissibles et laisse sur le bord de la route trop de personnes fragilisées.

Le bio, c'est bon pour les riches !

Pourtant, cela fait cinquante ans que l'on tire la sonnette d'alarme pour protéger la Terre et préserver l'environnement. Mais il faut produire plus, gagner plus d'argent pour nourrir plus de gens à bas prix. Avant, les travailleurs étaient plus nombreux. Maintenant, les fermes sont écrasées par les taxes et les emprunts. Elles sont obligées d'être aux normes et, après, elles ne vendent pas. Les pauvres n'achètent pas : c'est trop cher.

Avant, c'était de l'herbe que mangeaient les vaches ; maintenant, pour ça, il faut être bio ! Produire plus au détriment de la faune et de la flore a conduit, par exemple, à l'utilisation de farines animales et à la crise de la « vache folle ».

Ce n'est pas la majeure partie des gens qui achètent bio. Les gens sont matérialistes.

La plupart des personnes privilégient la consommation de biens matériels au détriment de l'alimentation saine, sauf si elles ont de l'argent ou un jardin. Ce qui marche le plus, c'est le bas de gamme qui rapporte aux industriels : ceux-ci mangent bien, se remplissent les poches et exploitent les pauvres. Ils mangent « *bien, bon et bio* » et s'en foutent que la planète parte en fumée. Eux, ils pourront changer de planète !

Produire beaucoup, c'est produire mal, dans l'irrespect de la faune et de la flore. Du coup, la planète n'a pas le temps de se reposer et part en sucette, à petit feu.

C'est toujours pareil : les grosses fermes qui font pousser des céréales en quantité pour engraisser leurs bêtes et les petits

fermiers qui essaient de faire du bon et qui n'y arrivent pas !

Par ailleurs, pendant que nous, ici, nous réfléchissons à la question de vivre mieux dans un climat sain et

propre, d'autres se demandent comment survivre et s'ils seront vivants le lendemain, en raison de guerres, de conflits...

Certes, être un bon citoyen, c'est passer par des gestes quotidiens de respect de l'autre, de respect de la nature et adopter le comportement adéquat. Mais, en la matière, les inégalités entre les habitants d'un même quartier, d'une même ville ou de la même planète posent toujours des grandes difficultés. Un riche s'oppose à un pauvre : l'un cherche le confort et le bien-être, en matière de logement, de transport, de santé ; l'autre cherche juste à vivre et à manger à sa faim. Une personne qui a les moyens dispose de plus d'opportunités pour se développer.

« *Mon premier contact avec l'écologie s'est résumé à des questions de coût et de prix à payer ! Je me souviens que, lors de mes premières courses en France, j'ai acheté des bananes sans faire attention à la mention "bio". Tout simplement parce que je viens d'un pays où cette mention n'existe pas : >>>*

“ Les plus riches mangent bien, bon et bio et s'en foutent que la planète parte en fumée. ”

Destruction des forêts

La destruction des forêts représente tant de papier gâché. Cette feuille blanche ne sera jamais écrite. L'arbre représente l'énergie, la force.

Abattre un arbre, c'est tuer la vie. Il protège les champs et empêche les inondations, en retenant l'eau qui ruisselle. J'aime contempler l'écorce torturée par le temps et les racines tortueuses.

Il m'arrive d'embrasser un arbre pour y puiser la sève, y retrouver mes racines profondes.

» *tout est cultivé de façon naturelle, et il n'y a donc pas de choix à faire ! Quand je suis rentrée chez moi, mon mari s'est mis dans tous ses états car j'avais pris le plus cher alors que notre situation financière ne le permettait pas ! »*

Tels des ogres, les riches mangent l'argent de la population malnutrie, mal logée. Tel l'ogre, l'homme pille les richesses de la planète Terre.

Des enjeux pour l'avenir, mais quelles solutions ?

Chacun contribue, par choix ou par contrainte, à une plus grande attention à l'environnement. La manière de consommer peut jouer un rôle dans le changement de société. Les personnes économiquement pauvres font parfois plus d'écologie ! Sans le savoir, elles sont parfois plus écologiques que ceux qui en parlent. Ayant moins d'argent, elles doivent recourir au système D : ne pas gaspiller leur alimentation, user leurs vêtements jusqu'au bout, se vêtir avec des vêtements d'occasion. Les personnes économiquement plus riches ont tendance à acheter bio et local pour leur santé. Quelles solutions permettront de préserver la planète ?

Cultiver propre et manger sain ?

C'est une façon de limiter les pesticides et les produits toxiques pour cultiver, et cela nous donne de la nourriture plus saine. Mais les produits coûtent beaucoup plus cher, pour des raisons de main-d'œuvre, de réduction des engrais et produits de protection des aliments. Cela ne les rend pas du tout accessibles à tous. Pour les pauvres, le bio, c'est un luxe. On cherche à se nourrir le moins cher possible. On n'a pas les moyens de chercher de la qualité. De plus, il n'y en a pas partout.

De plus, la consommation est quotidiennement encouragée par la publicité : on nous encourage à manger mal, à manger tout fait ; on ne nous guide pas vers des produits de qualité. Le temps qui s'accélère n'encourage pas à faire soi-même, avec des produits

les meilleurs possibles. Beaucoup, d'ailleurs, ne savent pas comment faire. Et vont vers la facilité du tout-prêt.

Cela dit, les idées pour contourner cela ne manquent pas, comme encourager et mettre en place des jardins partagés. Oui, mais... il faut de la place : ici, à Roubaix, comment ferions-nous pour les créer, bien que nous en ayons envie. Il faut aussi arriver à « jouer collectif ». Cela demande de s'organiser, de créer peut-être une structure, de la faire vivre et ce n'est pas simple, comme encourager l'installation en commun de petits élevages (des poules, par exemple). Il se pose les mêmes questions que pour le jardin partagé, augmentées de la prise en compte de ce qui, dans ce cas, est permis ou non (animaux près des habitations, bruits, etc.). Il est aussi possible d'acheter en commun, voire de créer une coopérative en lien avec des producteurs : à nouveau, dans un projet de ce type, cela demande quelques personnes très motivées qui entraînent d'autres.

On sait que ce qui est privilégié est la culture à grande échelle, et non les cultures bio et plus petites. Là, les solutions sont aussi des choix politiques. Qu'est-ce que les pouvoirs publics encouragent ? Comment aident-ils les agriculteurs dans un éventuel changement de direction ? Quelle posture adoptent-ils vis-à-vis des pesticides ?

L'impossibilité de manger bio ou plus sainement provoque des maladies ou abîme notre corps. Nous n'en sommes pas maîtres. Les décisions politiques nationales ou locales ne vont pas forcément vers une organisation plus responsable : on a le sentiment d'être dans une sorte de cycle infernal, dans lequel les inégalités sociales se renforcent.

Face à la voiture, privilégier le transport en commun ?

Concrètement, nous constatons un paradoxe entre ce qui paraît nécessaire – limiter les voitures et la pollution – et la réalité de nos vies : « *Dans ma vie quotidienne, j'ai toujours valorisé les transports en* »

Divergence : le besoin alimentaire *vs* l'écologie

Nourrir la population dans l'après Seconde Guerre mondiale a été possible grâce à la production industrielle de masse. Celle-ci a engendré une nouvelle économie capitaliste. Cette économie a profité aux citoyens, en leur facilitant la vie quotidienne, par la réduction du temps consacré au travail dans la vie courante et l'accès à des biens de consommation.

Au fur et à mesure de cette industrialisation des produits agricoles, la qualité a baissé. Nous constatons également de la malnutrition dans nos pays industrialisés, dits riches :

« Quand on a du mal à se nourrir, on mange n'importe quoi et on se gave, par peur de ne pas avoir à manger le lendemain. J'ai grossi de huit kilos, ce qui fait que les gens pensent qu'on n'est pas malheureux à la rue : c'est trompeur. On aimerait mieux manger mais, quand on a cinq euros dans la poche, on ne peut pas acheter grand-chose et on prend surtout des choses qui remplissent le ventre. Mais ça ne fait pas forcément du bien au corps. » Créteil

De plus, ce modèle de développement agricole a été exporté dans les pays en voie de développement, et a beaucoup nuit à l'agriculture vivrière. Le besoin de nourrir le plus grand nombre a, selon moi, tendance à éloigner de l'écologie. Le modèle exporté dans les pays du Sud ne sert pas d'abord la population locale, à moyen et long terme.

L'éducation à l'agriculture est une caractéristique d'une organisation caritative comme le CCFD – Terre solidaire, au moins en Afrique. Il est indispensable de cultiver en priorité des cultures capables de satisfaire le besoin alimentaire de la population du pays. Dans les projets portés par cette association, est dispensé un **savoir** orienté vers la satisfaction alimentaire de la population locale, en augmentation constante sur le continent africain. La méthode vise une réduction de la pauvreté endémique dans certains pays, peu favorisés par un climat à la température excessive. Je vous rappelle l'adage populaire : « *Ventre affamé n'a pas d'oreilles !* »

Jacques

» commun plutôt que d'avoir une voiture. C'est la première des choses [à faire] pour l'écologie : diminuer l'utilisation de la voiture, c'est diminuer la pollution. On peut l'utiliser pour des distances courtes ou quand le transport en commun n'est pas accessible. Pour ma part, la voiture va m'handicaper et m'inciter à ne pas marcher. Cela va toucher ma santé, mon avenir. C'est pour cela que j'aime bien marcher et j'évite de prendre la voiture. Si nous étions plus nombreux à penser ainsi... »

« Limiter l'utilisation des voitures et favoriser les transports en commun, c'est toujours du bla-bla. C'est vraiment compliqué à accepter et à appliquer aussi. À mon avis, avec notre propre voiture, on est chez soi, à l'aise, pas de panique, pas de stress. On se contrôle et on contrôle la route en prenant des raccourcis, et on arrive souvent à l'heure. Avec les transports en commun, c'est plus compliqué. On côtoie toutes sortes de personnes, on se confronte aux perturbations sur les lignes, leurs fermetures. C'est du sport. »

L'insécurité encourage l'usage de la voiture. Il peut même exister une pression pour en avoir une : beaucoup d'emplois sont conditionnés au fait d'avoir un véhicule ; et, quand on doit travailler, cela pousse à en avoir une. Les transports en commun ne répondent pas à tout, en matière d'horaires ou de zones desservies notamment. De plus, leur usage nécessite d'avoir du temps et, en plus, ne prend pas forcément en compte les contraintes horaires (déposer ses enfants à l'école, être à l'heure au travail, etc.) et n'est pas toujours commode (souvent beaucoup de passagers les utilisent, on ne peut monter dedans avec une poussette, etc.). Le nombre de lignes est plutôt réduit qu'augmenté, et on supprime des arrêts.

La voiture est un gage d'indépendance, de facilité de vie, d'autonomie. On va plus vite :

« C'est la première des choses [à faire] pour l'écologie : diminuer l'utilisation de la voiture, c'est diminuer la pollution. »

c'est la réalité de ce que l'on vit. On n'a pas vraiment le choix car, pour assurer tous ses besoins, posséder une auto est vraiment un élément facilitateur. Encore un paradoxe ! Beaucoup de personnes ont des métiers où la voiture est indispensable : horaires en trois-huit, travail en hôpital (le CHU de Lille est par exemple un gros employeur), en grande surface, en réassort de nuit, préparation de commandes en ligne, nettoyage tôt le matin ou tard dans la soirée. Les transports en commun ne fonctionnent pas la nuit.

Trop de véhicules, une pollution en augmentation, des bruits incessants, des embouteillages, une pollution du transport aérien... autant d'éléments qui nous encouragent à limiter les voitures et à aller vers les transports en commun. La marche fait du bien, si on est en mesure de marcher.

Mais les transports en commun sont souvent en retard, il y a beaucoup de monde, on est debout et alors cela

devient fatigant.

On devrait revenir à des énergies propres. Mais les véhicules électriques (autos et vélos) sont beaucoup trop chers pour les pauvres. Les trottinettes sont beaucoup trop dangereuses. Il y a toujours un paradoxe entre l'objectif d'écologie et la réalité de nos budgets. C'est toujours plus difficile pour les pauvres. Restent des solutions collectives, comme les voitures partagées, ou encore un plaidoyer pour la mobilité locale par les transports en commun.

Énergie : économiser pour la planète ?

Le chauffage peut être très polluant. Le prix en est très élevé, tout spécialement quand le logement est mal isolé. Soit on est dépendant d'un propriétaire, soit c'est trop cher à faire : le propriétaire ne veut pas forcément faire des travaux ou, s'il les fait, il va nous augmenter ensuite le loyer, ce que nous ne sommes pas en mesure de supporter. Et, puis, il y a des gaspillages dans les immeubles (privés comme »

L'Étal, des fruits et des légumes frais grâce à des hommes et des femmes

L'Étal est une action alimentaire du Secours Catholique, menée dans le quartier de Maurepas, à Rennes, depuis 2014. Deux mardis par mois, des bénévoles ouvrent l'Étal ; les adhérents y ont accès à des fruits et des légumes.

Environ 80 à 90 familles bénéficient de ce service : cela représente environ 350 à 400 personnes sur le quartier. Nous accueillons environ 40 % de familles : les familles sont composées de trois à neuf membres. Les personnes sont essentiellement sans emploi ou à la retraite. Cette action est menée par des bénévoles habitant le quartier.

D'autres actions caritatives alimentaires existent sur le quartier et aux périphéries. Les habitants bénéficiant de l'aide alimentaire regrettent le peu de fruits et de légumes frais disponibles, car une bonne alimentation contient des fruits et des légumes frais ! C'est une question d'alimentation équilibrée, une question de santé et une question environnementale.

Face à cette insatisfaction, rien de mieux que de s'organiser au sein du quartier pour trouver une solution. Ces deux ouvertures mensuelles nécessitent une préparation en amont : la mise en place des fruits et des légumes, la prise de contact avec le fournisseur et avec les partenaires dans le quartier ainsi que des tâches de secrétariat. Ce service est apprécié sur le quartier. Au début, on a souhaité travailler avec des agriculteurs locaux. Concrètement, ils ne pouvaient pas nous fournir des denrées à des horaires fixes : on ne pouvait pas se permettre d'attendre parfois jusqu'à 13 heures trente pour une activité qui commence normalement à 14 heures. Actuellement, notre partenaire est un grossiste mais nous nous questionnons cette année sur la possibilité de refaire appel à un producteur local ou de se mettre en lien avec l'Amap du quartier. Les bénévoles apprécient les échanges. Même lorsque les personnes ne parlent pas la même langue, nous réussissons à communiquer et à sentir un lien se tisser. J'apprécie aussi les rencontres avec les nouvelles personnes qui viennent à l'Étal. On sent bien si les personnes veulent communiquer ou non. Nous sommes connus dans le quartier. On retrouve les personnes ailleurs, on se salue. C'est sympa. ■

Groupe de Maurepas, Rennes

» publics), en raison notamment du réglage de la température. Nous sommes parfois dépendants des choix de la copropriété qui décide à notre place (en cas de chauffage collectif sur lequel nous n'avons pas de prise). La consommation électrique est fortement accrue par l'utilisation des multiples appareils domestiques : tablettes, ordinateurs, téléphones, jeux, télé, etc. À nouveau, il y a une part sur laquelle nous avons prise (chez nous, dans notre manière de vivre) et une autre qu'il nous est impossible de contrôler et que nous subissons.

La solution : l'éducation ?

Faire avancer l'écologie, c'est aussi avoir conscience que nos actions ont un effet sur l'environnement de demain, sur nos enfants. Transmettre les bonnes pratiques peut passer par nous, parents et adultes, par nos gestes quotidiens comme par toute notre façon de vivre. Cela doit aussi être transmis à l'école et dans certains lieux publics.

Bien sûr, nous pouvons poser des gestes et faire des choix sur le tri des déchets (à la maison et à l'extérieur), en achetant certains produits sans trop d'emballage ; nous pouvons éteindre la lumière et les appareils électriques dont nous n'avons pas besoin ; faire attention à l'environnement (voiture, chauffage, etc.) ; aider à la propreté dans notre quartier, notre maison ou notre chambre ; utiliser tout avec modération ; veiller aux gestes quotidiens : prendre des douches raisonnables, voire récupérer l'eau pour un autre usage, ne pas prendre de bains ; limiter l'utilisation des écrans, du chauffage, des robinets...

Nous avons plus de mal à transmettre la conscience de l'urgence qui concerne toute la Terre, que c'est important de faire maintenant ce que l'on peut. Le mot qui circule, et que les jeunes entendent, est celui de respect : en l'utilisant, on peut être plus entendus par eux.

Mais nous ne sommes pas les seuls responsables. Dans notre quartier, la propreté n'existe pas réellement. Certains « jeunes en révolte » ont des attitudes inverses : la nuit, ils renversent par terre les poubelles sorties pour le ramassage et font pression sur les autres pour faire de même. Certains jeunes ne vont pas oser mettre un papier à la poubelle, et le jettent par terre, face à certains autres jeunes. C'est difficile quand nos moyens d'agir dépendent des autres. L'objectif est de chercher à sortir de la contrainte, même si nous sommes dans la survie, pour gagner en indépendance : *« Après, cela dépend des objectifs de chacun : en ce moment, mon fils aîné entre dans la période où il va devoir trouver du travail, subvenir à ses besoins... Du coup, la priorité n'est pas l'environnement mais avec quoi il va vivre. Et ses choix seront en fonction de cette préoccupation-là. »*

Alors, fatal ? Alors, osons !

Chaque être humain a un pouvoir, certes, mais limité par le système en place : *« Je me sens plus fort lorsque je discute avec d'autres personnes. Je me sens pousser des ailes. Je ne peux pas tout changer : mon époque, mon pays, ma famille de naissance influencent mes chances dans la vie. Mais je crois tout de même que j'ai le pouvoir de décider de ma vie, de faire des choix. »*

Quelle audace peut nous aider à assumer nos responsabilités et à débattre avec d'autres pour changer la société, et notre planète ? Chacun agit et milite selon ses valeurs et ses croyances. Les rapports de force sont persistants. Chacun peut agir par son caractère, son statut, ses valeurs et son réseau.

Les dirigeants des instances nationales, européennes et mondiales doivent permettre de mieux organiser les politiques en valeur d'un mieux-vivre sur Terre pour tous. L'eau

« Chaque être humain a un pouvoir, certes, mais limité par le système en place. »

et l'air sont des biens communs à protéger des intérêts privés, car les *lobbies* de défense d'intérêts privés et financiers sont très puissants.

Les jeunes générations l'ont bien compris : elles manifestent depuis des mois pour l'avenir de la planète et, par ricochet, pour leur avenir... Des mouvements de contesta-

tion s'organisent. Alors, osons ! Une aventure plus respectueuse de soi-même, des autres et de l'environnement est possible : si chacun prend soin de son entourage ; si chacun s'évertue à vivre avec sobriété, c'est-à-dire à ne consommer que ce que la Terre peut produire ; si, seul ou à plusieurs, nous nous engageons à changer l'ordre établi. ■

Dans les nuages

Petit Ange et Diablotin regardent en bas.

Petit Ange : – T'as vu toutes ces couleurs ? Le vert des forêts, le bleu des océans, le jaune des cultures, le rouge de la terre fertile.

Diablotin : – Moi, je vois le gris des gaz des usines, la pollution des villes, la marée noire qui recouvre nos mers, le jaune paille de la sécheresse.

Petit Ange : – Entends-tu ce bruit ?

Diablotin : – J'entends le bruit sourd des voitures, le bourdonnement des drones et des antennes Hifi, nouvelles abeilles modernes.

Petit Ange : – Mais non, moi, j'entends les cris de joie de la fête du village, les rires des enfants qui jouent.

Diablotin : – Je vois le pillage des ressources par quelques-uns, le pouvoir de l'individualisme et de l'argent. Il n'y a plus rien à faire !

Petit Ange : – Tu es bien négatif. Tu ne regardes pas le monde dans le bon sens. Je vois l'entraide, le soutien et la solidarité. Quand la maison de Barnabé a été inondée, une chaîne de solidarité s'est formée : les voisins sont venus l'aider à déblayer, d'autres sont allés chercher des vêtements, d'autres les ont hébergés. Quand Amadou est arrivé ici, François l'a accueilli et aidé dans ses démarches.

Diablotin : – J'entends le cri des fins de mois difficiles : pas d'argent pour se soigner, seulement des pâtes à manger, des loisirs oubliés.

Petit Ange : – Moi, j'entends le cri de la révolte qui gronde. Si tu veux, je te prête mes lunettes. Tout sera plus beau ! ■

Céline et Christine

L'homme idéal

L'homme fait partie
De la belle nature,
Qu'il domestique respectueusement.
Oh, la nature,
Ensemble constitué
Par la grande forêt
Où l'homme gai prospère
Vers des jours heureux. ■

Daniel



Qu'est-ce que l'écologie ?

L'écologie, c'est, en tant qu'homme, être responsable de la nature et en union avec les autres.

L'écologie, c'est défendre la *vie*, toute forme de vie. « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse.* » Cet autrui peut être humain, animal ou végétal. Et si l'écologie représentait un logis dans lequel il fait bon vivre, tout en respectant les logis des autres ! Le logis, c'est notre logement et, par extension, la Terre sur laquelle nous habitons. L'écologie est l'affaire de tous : un petit geste de chacun et c'est toute l'humanité qui en sort gagnante. L'écologie, au final, peut se définir comme une logique fondée sur le bon sens pour un bien vivre ensemble sur la planète et avec la planète. ■

Plaidoyer pour « prendre soin »

L'écologie est un « grand mot » qui peut désigner plusieurs actions mises en place dans le but d'améliorer les conditions de vie sur la Terre. La modernité a évidemment des avantages ; on dispose de technologies qui nous facilitent la vie : par exemple, la machine à laver est, sans hésitation, l'innovation nous permettant de se défaire d'un poids énorme, surtout pour les femmes.

Néanmoins, on ne peut, en aucun cas, faire abstraction des nombreux inconvénients qu'engendre cette modernisation. Le réchauffement climatique en est l'une des conséquences, et non des moindres. En effet, le réchauffement climatique a un impact considérable sur notre planète. Mais quelle est la cause de ce réchauffement ? Eh bien, tout simplement, notre mode de vie si avantageux. Eh bien, oui ! Nous détruisons notre propre planète, notre foyer, notre chez-nous... par toutes ces actions routinières que nous réalisons tous, sans même nous en rendre compte. Chaque acte a un impact considérable, à l'échelle mondiale, nationale, locale et même dans son propre foyer. Oui, selon moi, jeter sa cigarette par terre a autant d'importance que la fumée engendrée par les milliers d'usines localisées d'un bout à l'autre du monde car, si chaque individu se permet à chaque fois de jeter une cigarette, ce fléau s'étend au monde. Chaque individu est libre de faire ses propres choix, dont celui de ne pas jeter cette cigarette par terre est un choix décisif. Car, oui, chaque petite action a un impact gigantesque. Ne l'oubliez pas.

Eh bien, voilà, nous avons répondu à notre question : « *Qu'est-ce que l'écologie ?* » C'est tout simplement le fait de réfléchir aux conséquences de nos actes dans notre propre foyer, dans nos quartiers car la Terre est notre maison. Si je décide de prendre soin de mon foyer et que, vous aussi, vous le décidez, nous reconstruirons ce bel endroit qu'est notre planète. ■

Amel, lycéenne

Éveiller, éduquer à écouter la Terre

Être à l'écoute de la Terre, c'est d'abord ouvrir nos sens afin de renouer avec ce qui nous fait vivre : les plantes, les animaux qui nous nourrissent, mais aussi le vert des arbres, le chant des rivières, le ululement d'une chouette.

Si nous reconnaissons tout ce qui nous a été donné, nous aurons envie d'en prendre soin. Nous verrons aussi ce qui est abîmé et nous aurons à cœur de panser les plaies que nous avons contribué à ouvrir.

Pour donner notre attention à une chose ou à un être, il faut l'aimer et le connaître. Comment pouvons-nous prendre soin de la

Terre si nous n'avons jamais appris à voir sa beauté, à connaître ses secrets ?

Le cœur de l'homme n'a pas été pétri dans l'indifférence mais dans l'amour. L'amour, la soif de sens et d'harmonie peuvent s'endormir dans la grisaille des villes et de travaux abrutissants, mais ils ne disparaissent pas. C'est à nous d'éduquer les enfants, d'éveiller les adultes à leur propre désir, parfois profondément enfoui, d'une vie harmonieuse et équilibrée, d'un renouvellement de la Terre. C'est par ce moyen-là et non par celui de la morale, que l'on peut changer le cours des choses. ■

La sobriété, une solution radicale ?

Consumérisme et productivisme détruisent peu à peu la planète et aggravent les inégalités. Face à ce duo ravageur, la sobriété s'affirme comme une solution possible. Regards.

Quelle solitude est possible, pour nous qui sommes sans cesse en avant de nous-mêmes, précipités dans le bruit et le mouvement. Beaucoup rêvent au désert, à l'océan, à ces grands espaces qui nous délivrent de nous-mêmes en nous faisant tout petits dans les mains du vent.

Nous irons, disons-nous, déposer nos richesses au creux de la vague, de la dune, aux pieds du petit enfant né un soir d'hiver. Nous nous dépouillerons de tout ce qui nous attache et nous irons par les monts et les collines, le cœur léger, le corps en paix.

Je rêve aussi, je rêve avec vous et, cependant, si je descends tout au fond de mon désir de vivre, là où sa flamme est la plus ardente, je ne suis pas ailleurs, ni un autre jour, mais ici et maintenant.

Et c'est là, il me semble, la plus grande expérience de pauvreté qu'il m'est demandé de vivre. ■

Marion

Peut-on être pauvre volontairement ? La question peut paraître étrange dans notre société consumériste. Rares sont ceux qui font vœu de pauvreté, déchargés des contingences matérielles. Cependant, on peut se souvenir de Diogène le Cynique qui, dans la Grèce antique, préférait vivre pieds

nus, dans son tonneau ou plus précisément dans une grande jarre, muni d'un bâton et d'une lanterne. C'était un philosophe vagabond qui prônait le dénuement, la frugalité et la réconciliation avec la nature. Son emblème, le chien, représentait le retour à l'animalité et à la subversion. Il renonça à la gloire et à la richesse. Pour preuve, lorsque Alexandre Le Grand vint lui rendre visite, il lui aurait dit : « *Ôte-toi de mon soleil.* » Je trouve le personnage intéressant pour le choix d'une vie ascétique visant à la liberté, à mille lieux d'une existence superficielle et irréfléchie. ■

Isabelle M.

J'admire les hommes qui ont choisi la pauvreté, tel saint François d'Assise qui a tourné le dos à la richesse. Il a choisi de vivre dans une certaine solitude, de ne pas être matérialiste, ce qui lui a permis de s'élever spirituellement.

Quand on est seul, c'est plus facile de s'occuper des autres. Sa vie, il l'a vouée aux plus pauvres : c'est cette fidélité envers les déshérités qui en fait quelqu'un de remarquable. Il était comme un soleil qui éclairait les plus démunis, en leur apportant une vie meilleure. ■

Daniel

L'appât du gain, une souffrance pour l'être humain, une souffrance pour la planète

La pauvreté peut être financière, affective, liée à la maladie. Elle transforme en victime, renforçant la peur d'aller vers les autres, peur de ne pas être accepté par autrui. On peut être pauvre et le vivre comme une fatalité ou se battre pour s'en sortir, avec les moyens qui sont les nôtres. Pierre après pierre, pas après pas, se construire positivement dans les endroits où on n'est pas jugés mais acceptés comme on est. Ah ! La pauvreté de cette société qui n'est que matérielle et faite d'apparences : la plus grosse télé, la plus grosse voiture, le portable dernier cri ! Ces richesses matérielles ponctuelles, vite remplacées, sont au prix de l'extraction des richesses du sol, du pillage des ressources naturelles. Quel gâchis ! Dans cette course à l'apparence, avons-nous le temps de réfléchir, de nous poser et de mesurer l'impact de nos fonctionnements matérialistes ? Je suis touchée par le regard d'autrui qui semble me juger négativement.

Ce regard est encore plus lourd en fin de mois, quand je ne peux plus compenser mes frustrations ou mes colères par l'achat compulsif de biens matériels, le budget mensuel étant dépassé.

Si, dans notre société, les apparences comptent beaucoup, alors, allons-y ! Voyons ! Voir les autres et se voir soi-même, s'estimer !

Voyons notre environnement, nos capacités réelles !

Voyons nos beautés intérieures, nos souhaits pour nous-mêmes et autrui.

Et, en fonction de cela, j'agis, je vais vers les autres ou non. Je sais me protéger et oser. Je veux voir, me projeter, aller de l'avant et jeter au panier mes attitudes qui attirent des relations toxiques. *Fini !*

Je veux jeter au panier le fait de m'excuser d'exister. *Fini !*

Je veux renaître aujourd'hui avec un esprit apaisé dans un corps apaisé et enfin choisir de m'accepter, d'être ce que je suis, avec l'apparence qui est la mienne.

*Être, que c'est exquis !
J'en goûte la douce saveur.*

J'en vois les effets.

Quel combat de dépasser ce regard de misère posé sur moi ! ■

L'écologie : un vital rapport à la nature

La conscience écologique s'ancre, pour un grand nombre de personnes, dans un rapport à la nature vécu comme un besoin de leur quotidien. Florilèges de textes qui disent le caractère vital de cette relation.

La forêt

J'aimerais danser dans la forêt où coule le ruisseau.

Crier de toutes mes forces pour oublier la douleur que j'ai en moi.

Mettre les pieds nus pour danser et sauter dans le ruisseau.

D'un seul coup, tout redeviendrait calme pour écouter la forêt, les oiseaux, les écoureils, les lapins...

Je repartirais en dansant et en chantant à tue-tête.

Je me roulerais dans les feuilles sur le chemin du retour.

J'aurais passé une bonne après-midi en sifflant dans les bois avec mes amis de la forêt. ■

Marie-Claude

...

Toi, mon arbre

Une rencontre proposée avec toi sur mon chemin de vie. Que d'émerveillement !

Je me sens pauvre devant toi et, pourtant, que tu es beau au milieu de tous tes pairs... Quelle harmonie de couleurs dans le ciel proche et lointain.

Au fil des jours, ma pauvreté se transforme en richesse... Tu deviens mon ami.

Au fil de mon chemin, jour après jour, la rencontre avec tes pairs me pousse au respect... Me fait sortir de moi et donne à ma vie une nouvelle couleur.

Tu deviens mon maître, tu grandis avec ta sève, tu m'apprends à être droite, forte devant l'adversité, le vent, la chaleur...

À l'automne, tu deviens flamboyant, tu rayannes et tu m'invites à te suivre... Puis vient le moment du déclin, l'hiver, tu te refermes pour faire germer une nouvelle vie... Grâce à toi, je reste pauvre mais tellement riche ! Merci. ■

Brigitte

...

En Aubrac

J'ai vu des bouquets de toutes les couleurs mêlant le jaune des genêts, le rouge et le violet des fleurs, le vert des pâturages, le bleu de la rivière et du ciel sans nuage.

J'ai vu la rivière serpenter au milieu des prairies et les jolis petits ponts de bois pour la franchir et je me suis surpris à fredonner le chant d'Yves Duteil, « Le petit pont de bois ».

J'ai entendu le bruit du vent dans les arbres et les herbes folles,

J'ai senti l'odeur des fleurs et du bétail,

J'ai vu les fleurs se partager l'espace, se côtoyer et vivre ensemble sans chercher à se détruire mutuellement, au contraire de beaucoup trop d'humains sur cette Terre.

J'ai admiré la vue à 360° sur un plateau où paissent tranquillement les vaches et j'ai même vu que terre et ciel viennent se rejoindre et s'embrasser.

Cette contemplation de la nature m'a procuré un lâcher-prise du temps et des soucis et m'a donné envie de prendre le temps de m'arrêter, de sentir, d'écouter, de voir, de

prendre en photo ou d'offrir une fleur à mon ange gardien.

Cette contemplation m'invite encore une fois à me poser la question de l'origine de cette création dont la foi chrétienne affirme qu'il s'agit d'un Créateur nommé Dieu que personne n'a jamais vu. Personne n'a jamais pu me le démontrer, mais je veux bien y croire. ■

Pierre

...

Parfois

Parfois, je ressens de l'angoisse. Alors, je vais au bord de la mer, sur la corniche, je m'allonge sur les rochers, j'entends les vagues claquer, cela m'apaise. Le soleil brûle ma peau et me donne envie de me baigner, même sans short. ■

Jean-Pierre

...

J'habite en ville

J'habite en ville. Est-ce une chance ? Est-ce un désavantage ? En me penchant sur mon histoire, je m'aperçois que les moments les plus forts que j'ai vécus se déroulaient souvent dans un milieu naturel. Sommes-nous influencés par la vie de la nature ? Est-ce que nous percevons inconsciemment que tout dans la nature vit, est en mouvement... on pourrait presque dire est en vibration ? Vibrer avec l'univers. Ressentir un cœur qui bat comme le nôtre, la sève qui circule dans l'arbre. Voir et sentir comment l'ambiance créée par un ciel, un paysage, le bruit du vent dans les feuillages, comment tout cela résonne avec mes émotions, mes sentiments. Quand nous sommes en marche, quelles que soient nos pensées personnelles, on partage tous la vibration de la nature. C'est comme un lien, c'est comme un fluide qui nous unit. On arrive à se comprendre

sans mots. Mais que se passe-t-il en ville ? Les vibrations sont inexistantes, elles sont couvertes par le bruit de la circulation. Les rares arbres sont couverts de poussière ; ils sont plus des objets que des organismes vivants. Heureusement, il y a la mer, le bruit des vagues sur les rochers, les couleurs qui changent avec le ciel et le bruit du vent. Le bruit du vent qui nous reste comme l'élément le plus sauvage de la ville... Le bruit du vent... Le Mistral. ■

Mireille

...

Le contact

Le contact avec la nature m'apporte bien-être et joie. La marche me redonne confiance en moi et volonté. C'est très important pour moi, cela me remet en contact avec la réalité. En ville, on est souvent influencé par certaines personnes et on ne prend pas le temps de se retrouver dans la nature. La marche, c'est la découverte de chemins qu'on ne pouvait pas imaginer et la sensation de se sentir libre. ■

Emmanuel

...

C'est l'automne

Je me lève et je regarde par la fenêtre vers le ciel bleu et les nuages en coton.

Le soleil est présent.

Il fait un peu de vent, les arbres ont froid. Ils perdent un peu de feuilles, chaque jour. Les feuilles sont multicolores.

Les arbres parlent entre eux et les feuilles qui tombent se parlent entre elles aussi.

L'un dit : « *Que j'ai froid !* »

Et l'autre lui répond : « *Mais, moi aussi, que j'ai froid !* »

Vivement qu'arrive le printemps, les feuilles pourront nous réchauffer ! ■

Marie-Claude

L'ENTRETIEN

« Une écologie digne de ce nom est profondément sociale »

Loos-en-Gohelle est une petite ville minière du Pas-de-Calais qui a dû tourner la page du charbon – et celle de la sinistrose post-fossile, entre chômage et mésestime de soi – pour s'inventer un avenir.

Depuis vingt ans, pas à pas, elle conjugue ce futur désirable avec transition énergétique, vivre ensemble et participation citoyenne, et peut s'enorgueillir de jouer un rôle d'avant-garde.

Son maire écolo, Jean-François Caron, a accepté de rencontrer Henri Meurant et Clarisse Briot, membres du comité éditorial de *L'Apostrophe*.

Henri : On parle, depuis pas mal de temps déjà, de développement durable. Vous-même employez souvent ce terme. Aussi, j'aimerais en avoir votre définition, savoir ce que vous entendez par là.

Jean-François Caron : Jusqu'à aujourd'hui, la question du développement s'est souvent résumée à « toujours plus ». Une ville se développe parce qu'elle gagne des habitants, qu'il y a plus d'activités économiques, plus de ronds-points, de salles de sport, etc. De mon point de vue, on est arrivé à la fin de cela.

Le territoire a été formaté par l'homme et les rejets de ce dernier modifient considérablement l'écosystème de la planète. La biodiversité s'effondre d'une manière incroyable. Si l'on était rationnel, 100 % des gens diraient que la pression sur l'environnement est tellement importante qu'elle modifie les conditions de vie et qu'elle en arrive à remettre en question l'avenir de l'humanité. C'est ma réflexion profonde, sans tomber dans le catastrophisme.

Quand on dit « développement durable », cela signifie donc « compatible avec ce que peuvent supporter l'homme et la planète ». Les deux, ensemble, forcément : l'écologie, c'est la façon dont les êtres vivants vivent ensemble dans un écosystème.

On peut se demander, par ailleurs, si le modèle actuel d'hyperconsommation et de prédation des ressources rend les sociétés heureuses. On vit avec des solitudes côte à côte, dans un modèle capitaliste qui nous a conduits à détourner la question existentielle – qu'est-ce que vivre ? – vers des comportements d'achat. Et, d'ailleurs, ce n'est pas un hasard si la spiritualité revient de façon très forte. On s'aperçoit que l'on est devenu des sujets d'un modèle de développement qui nous dépasse ! Ce que je dis là est très politique. C'est un jugement dur sur la façon dont ce modèle épuise la planète et ne nous rend pas heureux. Ce modèle qui se rétracte et qui nous met en tension, notamment sur les questions sociales, place la société face à une exigence

de transition vers un développement non prédateur de la planète et réellement au service de l'humain.

Alors, comme il n'y a pas de définition validée de la manière de faire la transition – on n'a pas de fil à plomb là-dessus –, ce qui est intéressant, dans la période actuelle, c'est qu'il y a des endroits où l'on essaie d'inverser le cours des choses. Les territoires peuvent permettre de saisir cette question, parce qu'à l'échelle d'une commune, on peut assez facilement articuler les questions économiques, sociales et environnementales.

Henri : Justement, vous avez posé la question : « *Est-ce que ces sociétés nous rendent heureux ?* » Vous semblez répondre : « *Non ! Apparemment, non !* »

Jean-François Caron : Il n'y a qu'à voir notre consommation de psychotropes, par exemple, d'alcool, de médicaments... autant de béquilles pour vivre !

Henri : La question suivante sera en deux temps. D'abord, quel est l'état de la précarité dans votre commune ? Je n'entends pas que les SDF, mais la précarité sous toutes ses formes, qu'elle soit énergétique, financière, morale et même émotionnelle (la solitude est aussi une précarité). Ensuite, puisque vous affirmez organiser deux cents réunions publiques dans votre ville par mandat, que les gens y viennent et que vous tenez compte de leur parole, comment faites-vous pour les amener à participer et à s'impliquer ? Et comment faites-vous pour y impliquer des gens en précarité, dont la principale préoccupation dans la vie n'est pas celle-là ? Ayant moi-même vécu la rue par choix – parce j'avais décidé de changer de modèle précisément –, j'ai pris sur moi jusqu'à ce que ça aille bien, sauf que vivre à la rue, ou vivre avec très peu, est une préoccupation tellement prégnante que l'on ne peut pas s'intéresser à la vie des autres...

“ *Quand on est pauvre, on est beaucoup plus touché par les questions environnementales.* ”

Jean-François Caron : Difficile d'aimer les autres si on ne s'aime pas soi-même...

Henri : Ou si l'on n'aime pas le lieu dans lequel on vit. Si la société dans laquelle on est ne nous plaît pas, et bien, on a envie d'une seule chose : la quitter ou la détruire.

Jean-François Caron : Avant de vous répondre, je vais revenir sur le lien consubstantiel entre les questions sociale et environnementale, parce que c'est important pour la suite de la discussion. Je viens du bassin minier. Si j'étais un écolo de Paris, je ne serais pas du tout pareil ! Je ne sais pas si je serais écolo, d'ailleurs... Enfin si, mais différemment ! Quand on est dans des endroits comme ici, où il y a de très grosses tensions environnementales (neuf puits de mines, une qualité de l'eau déplorable, de l'agriculture intensive, des paysages détruits, etc.), on voit immédiatement que ces questions sont des questions sociales.

Les populations qui ont de l'argent, comme par hasard, sont celles qui vivent dans de beaux paysages, des zones non polluées, parce qu'elles peuvent choisir, elles peuvent payer. Quand vous avez de l'argent, la hausse du prix du gasoil, vous vous en fichez. En revanche, cette hausse empêche un smicard d'aller travailler, s'il a besoin de prendre sa voiture et de faire trente kilomètres. Quand on est pauvre, on est beaucoup plus touché par

les questions environnementales. Les gens qui ne peuvent pas payer le chauffage de leur maison, ce sont les pauvres. À Loosen-Gohelle, de la précarité énergétique, il y en a plein.

Une écologie digne de ce nom est donc profondément sociale. Quand j'agis pour que les logements sociaux soient construits de telle sorte que les résidents ne paient quasiment plus de chauffage, c'est une mesure environnementale, parce que cela économise l'énergie ; et c'est une mesure sociale, parce qu'au lieu de payer 2 000 euros de chauffage

par an, les gens en paient 150 maximum. Le développement durable, ce n'est pas un peu plus d'environnement. C'est penser globalement la question du développement et la façon dont il se répercute sur l'écosystème humain. À Loos-en-Gohelle, j'essaie de montrer qu'on peut construire un développement plus riche en liens humains, en respect de la nature, en reconquête de l'environnement ; qu'on peut le mettre en mode « désir » et pas seulement en mode « *Ce n'est pas bien !* », « *Il faut corriger ça !* », etc.

Clarisse : Pouvez-vous revenir à la question des personnes en précarité sur votre commune et celle de leurs préoccupations immédiates...

Jean-François Caron :

Quand on est dans une misère financière, économique, existentielle – c'est-à-dire que l'on s'excuse d'exister –, on fait partie des déclassés, des dérochés, on a du mal à relever la tête. C'est notamment pour cela que j'ai mené le travail sur l'inscription du bassin minier au patrimoine mondial de l'Unesco. Parce que dire que l'histoire des mineurs vaut l'histoire des rois, c'est redonner leur dignité aux gens. Et la dignité, ça compte. Ça n'est pas à vous que je vais l'apprendre, si vous avez vécu cela. Le décrochage de l'estime de soi fait que l'on ne s'occupe plus de soi. Dans la région, on va consulter le médecin quatre fois plus tard qu'ailleurs en France. On a des pratiques à risque multiples sur le plan alimentaire. Dans l'état où l'on est, à la limite, on s'en fiche. On a donc des gens qui vont à la bodega à frites tous les jours. On a des décrochages relationnels, de la misère sexuelle. On fait face à des additions de problèmes, avec des effets de points de non-retour parfois. Et l'intérêt d'un territoire comme celui de

Loos-en-Gohelle, c'est de replacer des questions presque en l'air ou conceptuelles à une échelle humaine et concrète. Ici, la précarité énergétique, c'est une réalité ! Du coup, cette idée de travailler un modèle de développement plus respectueux a du sens.

Clarisse : Est-ce que les gens n'attendent pas plutôt qu'on prenne à bras-le-corps leurs problèmes d'emploi, économiques...

Jean-François Caron : Il y a deux attitudes. Celle qui consiste à dire qu'il faut qu'on s'en occupe pour moi : « *J'y ai droit ! J'attends !* » C'est ce qu'exploite le Rassemblement national, plein pot : le pouvoir autoritaire, le « *Il suffit de chasser les immigrés* », les raisonnements archi simplistes. Et, effectivement,

pour beaucoup de gens, c'est l'idée qu'ils vont aller à la mairie et que le maire va leur donner un emploi ! Cela ne relève pas de la prise en main. C'est un fruit du système d'avant : comme si les personnes avaient perdu une forme d'autonomie. À Loos-en-Gohelle, on est à l'opposé de ça. Notre

base, c'est : comment participe-t-on à l'élaboration d'un nouveau modèle et comment cela est l'affaire de chacun.

Henri : Et donc, on en vient à ma deuxième question : comment faites-vous pour faire que les gens participent ?

Jean-François Caron : On participe si c'est un domaine qui nous touche. Si je dis : « *Venez, on va parler du réchauffement climatique* », on sera trois dans la salle, mes deux copains monomaniaques de ça et moi ! En revanche, si on parle de la façon dont on accède à l'école parce que tout le monde vient en voiture et que l'on va finir par écraser les enfants des uns des autres, et que l'on vient en voiture à l'école parce que tout le monde

“ **Le développement durable, ce n'est pas un peu plus d'environnement. C'est penser globalement la question du développement et la façon dont il se répercute sur l'écosystème humain.** ”

le fait – le prototype du cercle vicieux –, ça, c'est la réalité ! Si on parle de l'avenir de mon logement, ça m'implique ! Tout ce qui est dans le quotidien des habitants est une façon de tirer la ficelle pour commencer à regarder ce que cela voudrait dire de construire ensemble.

Premier principe, donc : partir des gens et de leurs enjeux, dans leur diversité – l'accès à l'école, l'utilisation des salles de sport, la construction d'une route. Certains aspects ne se discutent pas : par exemple, la largeur de la route. En revanche, est-ce qu'on met une piste cyclable ou non ? des arbres ? des places de stationnement ? Ces éléments peuvent se construire ensemble. Cela fait suer tout le monde : je suis un « emmerdeur public numéro un » ! Parce que les autres arrivent avec leurs résultats de bureau d'études et ils ont l'argent. Ils ont l'habitude que l'on fasse une réunion d'information, et ça roule ! Moi, je ne travaille pas du tout de cette façon-là. Cela oblige les bureaux d'études et les services du département à argumenter. Mais, pour les gens qui ont participé à la construction de la route, les bénéfices sont nombreux. Premièrement, on leur a donné la parole, ils se sentent donc reconnus. Deuxièmement, le projet est amélioré parce qu'on écoute les points de vue de tout le monde. Troisièmement, on comprend mieux la fonction de l'élu et comment on fait société. Quatrièmement, les projets sont beaucoup plus appropriés et efficaces parce que les gens ont été associés et que quelque chose auquel ils ont été associés va mieux fonctionner.

Clarisse : C'est vrai que l'écologie peut aussi renvoyer à des contraintes, des privations ou des changements d'habitudes difficiles à faire accepter socialement...

Jean-François Caron : L'écologie, ce n'est pas du tout des contraintes !

Clarisse : Mais cela peut être perçu comme tel !

Jean-François Caron : Je voudrais terminer sur les bénéfices de la participation parce que, de mon point de vue, c'est la baguette magique de Loos-en-Gohelle. Le cinquième bénéfice de cette participation multiforme partant des habitants, c'est que ces derniers entrent dans la discussion comme des consommateurs « égoïstes » : ils viennent parler de *leur* trottoir, de *leur* voiture, etc. Mais, quand ils ont participé à un processus de construction collective durant plusieurs mois, cela les fait bouger à l'intérieur. Ils entrent en habitants consommateurs, ils sortent en citoyens ! Ils ont compris que l'intérêt général est plus complexe que leur unique point de vue. C'est un processus que les experts en sociologie appellent l'*empowerment* : retrouver le pouvoir

« **Tout ce qui est dans le quotidien des habitants est une façon de tirer la ficelle pour commencer à regarder ce que cela voudrait dire de construire ensemble.** »

d'agir, la capacité à donner un avis. À la fin, à Loos-en-Gohelle, on va même jusqu'au « ils font » ! Par exemple, la ville installe les jardinières, plante les fleurs au mois de mars et, ensuite, ce sont les habitants qui arrosent et désherbent toute

l'année. Autre exemple : jusque-là, les agriculteurs, dans une logique de consommateurs, labouraient et démolissaient les chemins. À la mairie de les refaire ensuite. Depuis qu'on les a refaits avec eux, ils ne les démolissent plus.

Henri : Là, vous rejoignez une question que j'allais vous poser : comment faites-vous pour transformer un administré en citoyen ?

Jean-François Caron : Je ne le transforme pas !

Henri : Votre action fait qu'il le devient pourtant !

Jean-François Caron : Le cadre politique que je crée permet aux citoyens de se saisir de leur propre pouvoir d'agir. Il y a des gens, même à Loos-en-Gohelle où pourtant la participation est massive, que je ne peux pas obliger à participer. Cela reste du libre-ar-

bitre. Mais nous créons les conditions qui permettent une participation, des prises d'initiatives, de venir donner son point de vue et d'être contributif !

Clarisse : Et cela aide ? Vous avez l'impression qu'il y a une prise de conscience sur les questions écologiques ?

Jean-François Caron : Bien sûr ! C'est là où, pour revenir à votre question de la contrainte, pour moi, l'écologie est l'art de vivre ensemble. C'est comment nos sociétés se développent pour que l'on vive en harmonie et en relation avec la vie sur Terre. Donc, effectivement, il peut y avoir des moments où c'est de la contrainte.

Clarisse : Ou bien des habitants qui disent : « Nous, ce n'est pas notre sujet ! »

Jean-François Caron : Ce n'est pas notre sujet ? Si ! Puisque c'est bien ces gens-là qui ont du mal à avoir de la nourriture de qualité, etc.

Clarisse : C'est quelque chose dont vous avez dû apporter la preuve ?

Jean-François Caron : À Loos-en-Gohelle, les gens vont dire : « *Le maire est écolo.* » Effectivement, cela me colle une étiquette *a priori* éloignée des problèmes d'ici ! Mais, dans les logements que l'on construit, les gens paient moitié moins en facture d'eau que dans les autres villes, parce que tous sont équipés de récupérateurs d'eau. Résultat, les gens disent : « *Ça, c'est du concret pour moi !* » Même chose pour le chauffage, et ainsi de suite. Dans une évaluation qui a été menée, une habitante témoigne que le seul moment de joie de sa journée avec son enfant, c'est quand elle se balade sur la ceinture verte, parce qu'elle voit des papillons et des fleurs. Même l'environnement, au sens strict du décor, a un impact, selon que vous vivez dans un endroit plein de déchets, affreux, ou dans un endroit beau, fleuri. On assiste à une ré-articulation des questions économiques, sociales et environnementales. Cela fait système !

Et c'est pour cela que ce n'est pas en mode « contrainte », mais en mode « désir ». C'est du désir d'avoir une ville où les fruitiers sont en accès libre et où on fait de la confiture gratuitement, produite à partir d'arbres qui n'ont pas été traités chimiquement. Cela fait plaisir de pouvoir se balader sur quinze kilomètres de promenade verte, de voir revenir les abeilles. Mais cela fait plaisir aussi, et ce n'est pas de la contrainte, de pouvoir habiter dans une maison où il fait bon parce qu'elle est bien isolée. Ce mode de vie-là est désirable.

Henri : Vous parlez de gens qui ont un logement et/ou un revenu, même minimum. Mais pour ceux qui sont vraiment en grande précarité : est-ce que la fin du monde nous intéresse si on ne sait pas comment on va finir sa journée ?

Jean-François Caron : Non. Bien sûr que non !

Henri : Et donc, est-ce que vous avez, ici, à Loos-en-Gohelle ou dans la région, des gens en grande précarité ? Et comment ces gens-là viennent-ils à vos forums et participent malgré tout, malgré leurs difficultés, malgré le fait de ne pas savoir où ils vont dormir ou sachant qu'ils vont avoir froid ? Pour l'avoir vécu – et encore, moi, je suis parti dans le Sud, j'ai pris mes précautions –, quand je passais la nuit dehors entre deux et six heures du matin, quand le pic de froid devenait plus grand, ma journée du lendemain était morte parce que j'étais transi de ma nuit. Si, à ce moment-là, on m'avait demandé d'aller discuter de pots de fleurs et de récupération d'eau, alors que je suis écolo dans l'âme, pourtant...

Jean-François Caron : Clairement, le problème, c'est d'éviter des décrochages. Quand on décroche, on décroche ! Quand on descend dans un tube lisse et qu'on ne sait plus où s'accrocher, effectivement, c'est une descente aux enfers. J'ai connu cela dans mon propre entourage... Moi, là où je peux agir, c'est en évitant d'aller

jusqu'à ces décrochages-là ! Et on arrive à récupérer plein de gens parce qu'on met de la solidarité, on crée des conditions de vie dans lesquelles ils vont retrouver de la joie, du sourire, de la communication avec les autres, de la qualité alimentaire, de l'accès à l'environnement. En revanche, effectivement, les gens en grande précarité, je ne vais pas vous raconter des histoires : d'abord, on en a peu à Loos-en-Gohelle. Peut-être que, dans le bassin minier, d'ailleurs, il y a des mécanismes de solidarité qui subsistent et qui font qu'on a moins de gens qu'ailleurs complètement partis à la dérive. Deuxièmement, il y a des dispositifs d'accompagnement de ces personnes-là à Lens... qui font que, du coup, ils ne sont pas forcément complètement invisibles ! On a eu un gars qui a habité pendant trois ans dans une tente à Loos-en-Gohelle. Je suis allé le voir souvent. Je lui parlais. Les gens le connaissaient. Mais c'est extrêmement marginal. On n'est pas dans les grandes villes, on n'est pas dans le Sud. Non, je ne vais pas vous raconter des histoires, on n'a pas de gens dans cette situation ; et ces gens-là, on ne va pas les voir à nos réunions publiques. Bien sûr que non !

Henri : J'aurais deux questions avant que l'on conclue cet entretien. D'abord, j'adore une phrase que vous avez écrite, et je vais être un peu trash : est-ce une phrase purement politique ? Vous dites : « *De la culture, faire un filet de sécurité sociale* ! » J'imagine, derrière cette proposition, plein de choses. Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Jean-François Caron : Je pense que la question culturelle n'est pas la question artistique. Elle ne refuse pas la question artistique, mais elle recouvre la façon dont les gens vivent ensemble, ce qu'ils développent

comme culture partagée. La mémoire collective, par exemple, est un élément de culture et, pour moi, l'inscription du bassin minier à l'Unesco, c'était clairement cela : cette mémoire collective de gens arrivés de toute l'Europe, d'immigrations multiples, venus travailler et qui ont développé un système de valeurs : travail, solidarité, fêtes, convivialité, simplicité. Cela, par exemple, c'est culturel ! Et, quand on a une riche culture collective, celle-ci nourrit la culture individuelle. On existe seulement parce que l'autre nous regarde. Il y a, chez les gens qui décrochent, une absence de reconnaissance absolue. On ne les regarde pas. Du coup, la question de la culture est, pour moi, la question de la manière dont le cadre général va permettre aux

gens de trouver leur place dans un collectif et donc de trouver une reconnaissance et leur épanouissement.

Clarisse : C'est cela que vous entendez par « *filet de sécurité sociale* » ?

Jean-François Caron : Quand les collectifs

sont de qualité, ce qui est le cas à Loos-en-Gohelle, que chacun a sa singularité reconnue, à ce moment-là, cela va permettre d'apporter des nourritures culturelles, intellectuelles, relationnelles...

Clarisse : De l'entraide, de la solidarité ?

Jean-François Caron : De l'entraide, de la solidarité, le simple fait qu'on existe et que l'on n'est pas nié ! On va trouver des gens qui ont des revenus très faibles, surtout chez les personnes âgées (cinq euros qui bougent dans leur budget et ils sont déstabilisés parce qu'il sont ric-rac !), mais le fait qu'ils vivent dans un univers riche de relations, nourrissant du point de vue des échanges, fait que la question n'est pas du tout posée dans les mêmes termes ! D'ailleurs, il y a un proverbe en Afrique qui dit que, quand

on va à l'hôpital, il vaut mieux connaître quelqu'un de son village qui travaille à l'hôpital que d'avoir beaucoup d'argent. Les relations vont permettre de construire des réponses et des solutions. Il y a des tas de choses qu'on ne règle pas avec de l'argent. Évidemment, quelqu'un qui n'a pas de quoi manger, cela ne va pas automatiquement lui régler son problème. Mais en revanche, la qualité relationnelle et l'insertion dans une communauté qui agit va développer plus de solidarité et va donner aussi de la nourriture, au sens intellectuel et culturel, aux gens. Et ça, c'est fondamental !

Henri : C'est une question tout à fait anecdotique, mais qu'est devenue l'écharpe de 375 mètres de long [NDLR : écharpe tricotée par cinq cents Loosois durant un hiver puis portée par une chaîne humaine sur les pentes du terril] ? Et, par ailleurs, la dernière question, qui est vraiment importante : comment « vendez-vous » vos idées à l'échelon supérieur ?

Jean-François Caron : Jamais on ne vend ! Ce n'est pas le bon terme !

Henri : Alors, comment transmettez-vous vos idées ? Comment faites-vous pour arriver à ce que les instances supérieures – je vais le formuler ainsi pour ne pas employer des termes que je ne comprends pas – vous aident et vous apportent les subsides dont vous aurez besoin pour développer cette expérimentation ?

Jean-François Caron : L'écharpe a d'abord été suivie sur Facebook. Comme le nain dans *Amélie Poulain*, elle a voyagé. Les gens partaient en vacances avec un bout d'écharpe. Elle a eu, durant plusieurs années, un effet d'entraînement de la communauté.

Henri : Elle a servi à créer du lien, quelque part ?

Jean-François Caron : Oui ! L'écharpe, ce

n'est que du lien. Du lien dans la façon de la faire, du lien dans la façon de l'étaler et du lien dans la façon de continuer ! Quant à la dernière question, « Comment fait-on pour aller au-dessus ? », d'abord, il n'y a pas forcément besoin d'argent ! Je dirais qu'à beaucoup d'endroits, c'est même l'inverse : cela fait faire des économies. Il y a des endroits où c'est plus cher : si on met deux fois plus d'isolant dans une maison, ça coûte plus cher en isolant ! Mais on va récupérer ce surcoût par la baisse des coûts de chauffage. Il y a des endroits où l'on ne récupérera jamais le coût : quand on installe dans les écoles des vitrages à faibles émissions, pour que les enfants aient les yeux moins fatigués, cela ne se chiffre pas financièrement ! Mais on choisit de le faire. À d'autres endroits, quand on favorise l'infiltration des eaux de pluie, cela évite de dimensionner les stations d'épuration avec des bassins d'orage monstrueux. Cela fait même faire des économies aux habitants. Ou quand on fait de la gestion différenciée des espaces verts et que l'on procède à une fauche tardive sur certains espaces, c'est autant de pelouses en moins à tondre.

Il n'y a donc pas de relation entre l'idée de faire du développement durable et la question financière. En revanche, c'est vrai qu'on innove beaucoup à Loos-en-Gohelle ; et l'innovation, ça a un coût ! On est en train de concevoir un plan solaire à l'échelle de toute la ville. C'est une première nationale. Le montage juridique est complexe, on se fait donc aider par des gens qui estiment que ça vaut le coup que Loos-en-Gohelle, qui est en avance, puisse explorer cette question-là ! Il y a donc un coût à l'innovation, à la conception de l'innovation. Pour le reste, on n'a pas plus d'argent que les autres villes ! On se débrouille. Et, puis, il y a plein de choses qui ne coûtent rien... L'écharpe : zéro euro ! Et, pourtant, cela a produit du bien commun merveilleux. ■

En guise de conclusion

Quand je marche sur cette Terre

Quand je marche sur cette Terre, je me sens riche de rencontres et de nouveautés que l'on ne voit pas à chaque lieu (ville ou village).

Quand je marche sur cette Terre, je me sens riche de joie et d'allégresse. Je vois toutes ces merveilles, animales et végétales. Cela me réchauffe le cœur et rend mon âme plus légère.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens riche parce que Dieu nous a donné tant de beautés naturelles. Les arbres, les fleurs et l'herbe sont plus importants que tout. C'est simplement la vie.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens riche, grâce à mon entourage. Rien ne vaut la famille et je suis prêt à donner ma vie pour la défendre.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens pauvre de ne pouvoir rien faire face au réchauffement climatique.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens pauvre de moi, homme simple que je suis et que j'essaie de renier. Pauvre de moi, qui ne prend pas assez soin de cette terre nourricière qui finira bien par remettre de l'ordre malgré l'homme.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens pauvre de sentir cette impuissance qui conduit à tellement de drames humains, de catastrophes naturelles.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens pauvre car je suis impuissant devant tant de beauté dans ce monde, car tout a un prix, excepté la valeur humaine.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens en colère face à l'irresponsabilité collective de trop de personnes ou de dirigeants politiques et économiques.

Quand je marche sur cette Terre, je me sens riche de cette multitude de belles choses que l'on peut trouver mais je me sens pauvre de la façon dont les hommes l'utilisent. ■

Texte collectif (Savoie)

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



Féminités

Réseau associatif national de lutte contre l'exclusion par l'expression artistique, « La source » porte des ateliers de création à destination des enfants et plus exceptionnellement de leurs familles. Les deux expériences que nous vous présentons ici se sont déroulées au centre social de la Maison du Bas-Belleville, dans le XX^e arrondissement de Paris. Les participantes, accompagnées par des artistes professionnelles, en sont des femmes du quartier, dont les œuvres plastiques, individuelles et collectives, sont le fruit d'une réflexion sur leur(s) identité(s) et sur leur place dans la société.

Photos : Anaïs Pachabézien / SCCF

Sortir du cadre

« *La jeunesse d'aujourd'hui est moins dans l'écoute de ses droits, surtout les filles. Ne vous laissez pas faire, ne vous laissez pas marcher sur les pieds !* », martèle Ouarda, Algérienne d'origine et Bellevilloise de longue date, dans un entretien vidéo à l'attention d'une classe de lycéens de Cergy (95). « *J'ai toujours été heureuse d'être une femme, dans la société algérienne comme française. Ne vous laissez pas envahir par les préjugés, ne laissez pas les autres vous juger.* » Ouarda compte parmi les femmes fréquentant le centre social de la Maison du Bas-Belleville et ayant participé à deux projets animés par des artistes professionnelles. Le premier, nommé « Sortir du cadre », a été porté par la plasticienne Catherine van den Steen. Ce travail de création, qui a couru sur six mois, a pour point de départ un tableau d'Eugène Delacroix, *Femmes d'Alger dans un appartement*, réinterprété par Pablo Picasso en 1955 et choisi en 1980 par l'écrivaine Assia Djebar comme couverture d'un recueil de nouvelles. Ces trois œuvres, qui interrogent à leur manière les postures tant corporelles que symboliques de la féminité, ont impulsé la réflexion – et l'émotion – préalable au geste artistique réalisé par ce groupe de femmes. Un dialogue – par vidéos interposées – avec un autre projet, mené par la plasticienne auprès de lycéens, est venu enrichir cette réflexion.

Ainsi, huit œuvres à la fois personnelles et qui se répondent – dont six sont photographiées ici – composent « Sortir du cadre ». Ces polyptyques, alternant le plein et la transparence, la silhouette et l'ombre, sont autant de surfaces d'expression des univers intimes de leurs autrices et d'interprétations autour de leur place en tant que femmes chez elles, dans leur quartier, vis-à-vis des figures masculines et de l'ensemble de la société. « *Les participantes se sont beaucoup investies, témoigne Catherine van den Steen. Ce qui m'a touchée, c'est la sincérité de leurs paroles. Elles se sont saisies de cette occasion d'exprimer ce qui est important pour elles, avec des formes et des couleurs qui leur sont propres et qui m'ont étonnée.* »

Cartographie des féminités

Après cette première expérience, un second projet, à la vocation collective plus prononcée, a été mené dans ce même centre social, accompagné cette fois par Lisa Miroglio, illustratrice et graveuse. Intitulé « Cartographie des féminités », ce travail de création s'est concrétisé sous la forme d'une tenture en laine grand format, inspirée de la « carte du Tendre » du XVII^e siècle. Composée de croquis gravés et de bouts de tissus de récupération cousus, l'œuvre explore, par des symboles, des allégories et de petites saynètes, diverses manières de concevoir et de vivre la féminité, pour en dessiner la géographie imaginaire.

« C'est une très belle expérience, raconte Ouarda dans un petit film réalisé

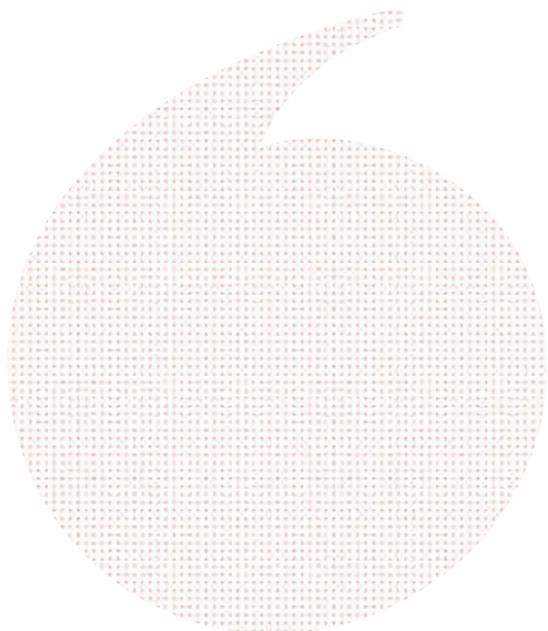
par ses soins, à l'occasion d'une exposition au public. Dans le groupe, on est beaucoup à être issues de l'immigration. Très vite, notre féminité s'est donc exprimée par nos combats d'être des femmes, par rapport à nos cultures, à nos religions, à nos traditions. L'échange avec l'artiste qui nous a appris différentes techniques a été

« On touchait à un domaine très intime, qui nous a conduites à partager des choses très personnelles. »

enrichissant. Nous avons essayé de mettre tout notre cœur et toute notre féminité dans cette œuvre collective. » Lisa Miroglio témoigne également de la force de cette expérience collégiale et des débats parfois houleux qui ont précédé les choix et la réalisation finale. « Je suis arrivée comme une fleur avec mon thème de la féminité, se souvient-elle. Je ne m'attendais pas à ce que cela nous remue autant, à ce que s'ouvre un dialogue aussi profond, pour elles comme pour moi. On touchait à un domaine très intime, qui nous a conduites à partager des choses très personnelles. »

Les prises de vue des œuvres que vous allez découvrir ont été réalisées lors d'une exposition au DOC, espace artistique situé dans le XIX^e arrondissement de Paris, en novembre 2019. ■





Qu'importe le
Passé ?
Qu'importe
L'avenir ?
C'est croire que
Jamais elle ne
Doit finir....
L'illusion d'une heure. ■

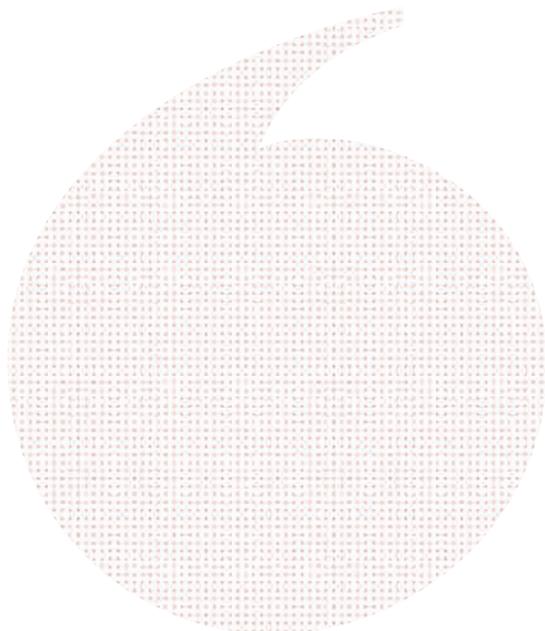












« Comme un arbre apporté d'un autre pays, mais sans le couper, avec mes racines, j'essaie de me faire une place dans la société française, d'être un arbre fruitier, de donner des fruits. Cela prendra le temps qu'il faudra, mais je ne suis pas déracinée, j'ai juste été plantée ailleurs. »

Malika



LA SOURCE



« Sortir du cadre »

Série de huit polyptyques – deux panneaux en bois et deux panneaux en plexiglass, 90 cm (4 x 50 cm), acrylique, 2018.







*« Dans certains domaines, les femmes sont plus productrices
que les hommes, mais pas toujours reconnues. »*

Nadja







on récolte les
fruits de la tradition

...rcation d

La halte pour prendre soin de soi

...

L'allée vers la rencontre de l'autre

...

La bifurcation de la transmission

...

L'avenue pour s'occuper des siens

...

La route sinueuse de l'émancipation

...

Le chemin de randonnée pour se trouver



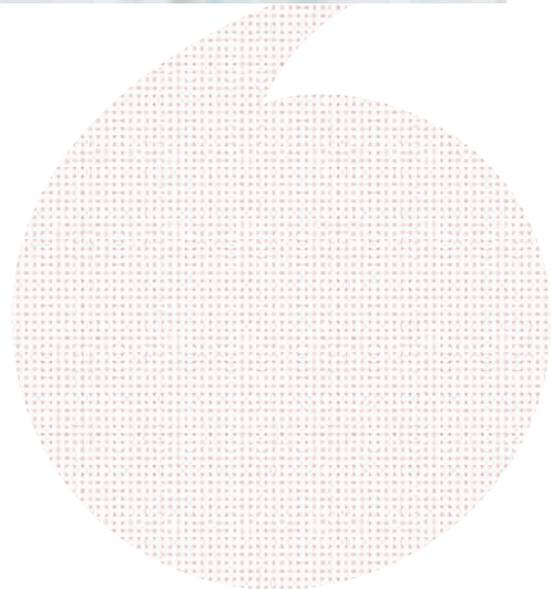




chevauchons notre
rêve de liberté



de grandes vies
pour de petits droits



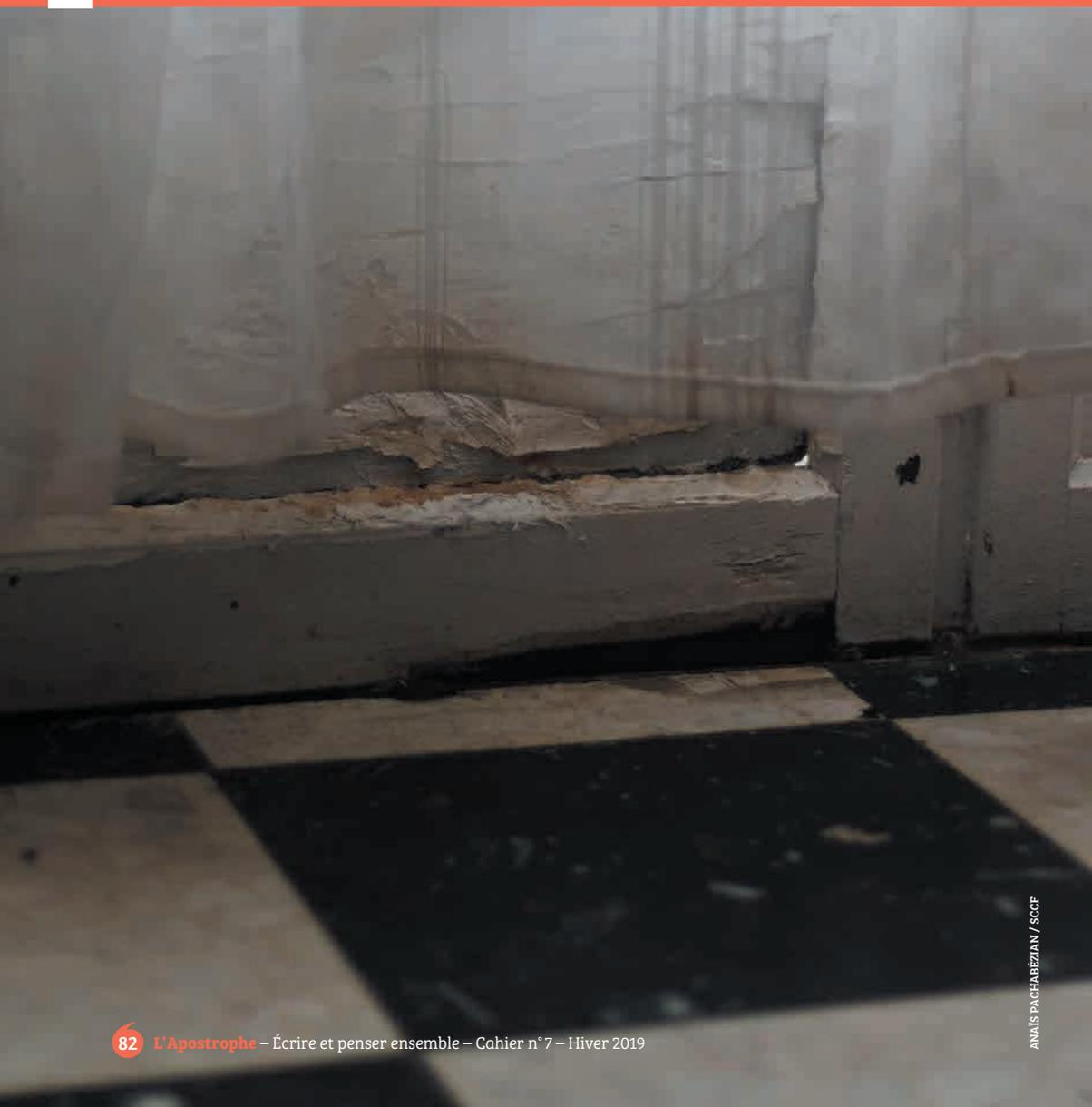


donner et recevoir

il y a quelque chose
d'électrique qui enflamme
nos discussions



Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un(e) autre le récit de sa vie.



À propos de l'auteur

Henri Meurant est le septième enfant d'une famille qui en compte neuf. Il fut élevé en institutions de l'âge six mois à sa majorité. Issu du quart-monde, son parcours mettrait Les misérables au niveau du conte de fées. À presque 50 ans, il a exercé tant de métiers différents qu'il ne peut les citer tous (de vendeur d'encyclopédie à barman, en passant par déboucheur de chiottes et aide-régisseur). Intéressé par à peu près tout, il veut tout connaître, tout savoir. Son souci de justice et d'équité, ainsi que sa véhémence, le mettent souvent en porte-à-faux, le desservent. Car c'est un passionné. Pour l'instant, il est dans l'écriture, il s'essaye à la poésie. Alors, il prête sa plume au collectif « La parole des sans-voix » et à L'Apostrophe.

Le petit prince Baudouin

« S'il te plaît... apprivoise-moi ! »

Le renard.

Début août 1983, les congés du bâtiment viennent de prendre fin et moi de perdre mon premier emploi. « Pas la peine de venir, on n'a plus besoin de toi ! » Impitoyable comme le couperet de « la veuve », cette phrase me coupe en deux ; la douleur qui me saisit aux tripes est insupportable. Plus jamais je ne reverrai Jean le taciturne ni Jacques le goguenard, les frères quinquagénaires chargés de ma formation aux entreprises Hautenaue. Jean, l'aîné, ne m'agonira plus de noms d'oiseaux exotiques chaque fois que je me serai trompé dans l'ordre des signes d'établissement, pendant la mise en place des éléments d'un meuble ou d'un châssis. Jacques ne m'asticotera plus de ses blagues idiotes sur ma virilité naissante, en éclatant de rire. Ni l'un ni l'autre ne m'enseigneront plus comment bien faire aller et venir la varlope, le riflard, le guillaume, le bouvet, le feuillet, la plane, la wastringue sur une dosse, une volige ou un listel. Ils ne m'apprendront à affûter ni le ciseau ni la gouge, non plus que l'égoïne et le bédane. Jamais ils ne m'instruiront du maniement du tourne-à-gauche, du baille-voie, du trusquin et de la bisauigué. Terminé ! Ils ne sont plus mes maîtres : je ne serai jamais menuisier ! Ce coup de fil cinglant a tranché mon avenir... Et je m'effondre en pleurs !

Mi-août 1983. Les jours passent de plus en plus durement. Les disputes avec « le vieux » sont incessantes, ses insultes fusent à longueur de temps, ses beuglements n'en finissent plus, sa brutalité est quotidienne – nous sommes en Enfer ! Pis, à Pandémonium ! Lorsqu'elle n'en peut plus, maman s'enfuit chez des voisins aussi « baraquis »¹ que nous, mais moins violents. Chez eux, la Jupiler² coule à flots. Quand elle en revient, l'esprit émoussé, elle me vomit dessus les pires insultes, me reprochant l'ambiance délétère qui règne chez nous. Elle est injuste et elle le sait. Le coupable ? C'est l'ordure dont elle est l'épouse ! Le responsable ? C'est mon géniteur, ce monstre,

1. À l'origine, personne vivant dans une « baraque », une roulote ; par extension, un forain ; péjorativement, personne sale et négligée qui ne prend soin de rien de ce qui l'environne, qui transforme son habitat, quelque luxueux qu'il soit au départ, en taudis ; ici, pouilleux.

2. Bière de consommation courante qui titre environ à six degrés d'alcool.

ce seigneur tout puissant qui se complait dans les hurlements et la cruauté. Elle en est consciente, mais n'en éructe pas moins son mal-être sur moi, puisque lui est intouchable. Pourtant, je sais, car je l'entends, que le soir, souvent seule, elle pleure ! Août 1983. Cauchemar ! Toutes les nuits, le même : le hall de la gare de La Louvière. Je me dirige vers les quais et... je ne peux plus avancer ! Impossible d'aller plus avant tandis que des dizaines d'usagers, moqueurs, sardoniques, me passent devant en me pointant de leur index accusateur. C'est absurde ! J'en suis conscient dans mon sommeil ! Jamais je n'ai eu à prendre ce train pour aller au travail. Mes réveils sont en pleurs ! Fin août 1983. Le trop plein de colère ? La chope de trop ? Maman rentre en fureur à la maison et se jette bec et ongles sur moi en m'accusant de tous les maux de la terre. J'ai beau faire, beau dire, rien n'apaise sa colère : je suis la cause qui énerve son tortionnaire, elle doit m'abattre pour espérer le calme ! Alors, elle attaque. Moulinant de tous ses bras, les poings fermés, elle pleut les coups sur moi. Aucun ne me fait mal, - j'en ai vu d'autres, ô combien ! Mais là, pas moyen de la calmer. Soudain, la gifle ! Je ne m'en suis pas rendu compte. Elle a claqué subitement comme le tonnerre, une nuit d'orage. S'ensuit un silence, énorme. Maman interloquée, la main posée sur sa joue tatouée de mes doigts, me dévisage stupéfaite. Deux heures plus tard, les forces de l'ordre me conduisent à la « Cité de l'enfance » - un *home*, une institution pour les orphelins, les enfants maltraités voire les « petits » délinquants. C'est moi qui leur ai demandé de m'y ramener. Je connais les lieux, j'y ai déjà vécu neuf ans ; j'y suis venu pour la première fois à l'âge de six mois : autant dire que j'y suis né ! Sur la

“ Les lèvres retroussées sur les dents, semblables aux babines du renard empiégé dans les rets du trappeur, il jappe, il grogne, il feule. ”

banquette arrière, la poitrine broyée par une coupole de plomb, je me laisse aller au chagrin. Je suis en larmes !

Début septembre 1983. C'est la rentrée des classes, n'étant inscrit dans aucune école, je suis seul lorsqu'il arrive. Comme moi, une semaine plus tôt, il est escorté

de deux policiers, chacun le tenant fermement par un bras. Il gesticule, il se débat, il lutte de tout son corps. Pieds, genoux, mains, tête, tout son être tente de fuir la poigne des pandores. Les lèvres retroussées sur les dents, semblables aux babines du renard empiégé dans les rets du trappeur, il jappe, il grogne, il feule. Ses regards affolés cherchent une échappatoire. La frayeur dans ses yeux me stupéfie !

Dès que les poulets le lâchent, il fait un formidable bond de côté et court se réfugier dans la jungle de l'énorme *Ficus Alii* qui buissonne au pied de la cage d'escaliers. Madame D., éducatrice en chef du pavillon, sèche comme un coup de trique, lui ordonne de sortir. Mi-geignant, mi-grognant, il se tapit derrière les feuillages, recroquevillé, tremblant de tous ses membres. La mégère tente de le débusquer de force. D'un coup de dents, il se dérobe à ses serres et détale en zigzaguant, tel un lièvre. À quatre pattes, il parcourt à une vitesse incroyable l'ensemble du pavillon. Ne s'arrêtant que de brefs instants, il pointe le nez vers le plafond et hume l'air. Il renifle de droite et de gauche, tourne autour de ce qui l'intrigue puis repart de plus belle. Il finit par disparaître au fond du bâtiment. Tandis que la harpie retourne auprès des flics afin de remplir les formalités d'accueil, c'est en silence que je me mets sur la piste du petit nouveau.

C'est dans la cuisine que je le retrouve. Me tournant le dos, il est accroupi devant l'évier. Sa tête va de gauche à droite, sans arrêt, accompagnée de petits gémissements de contentement. Du nez, il suit le contour des portes, il en flaire les interstices. Il me semble un chiot se déplaçant le long des meubles d'une pièce inconnue, tout en suivant une piste invisible. Piste qui le mène directement au placard où sont

entrepasés le pain, le beurre, les confitures, les pâtes chocolatées, le sucre et tous les autres ingrédients qui composent nos déjeuners³. Ses couinements se font alors plus aigus et il se met à haletter de plus en plus vite. Se frottant la joue contre l'armoire, il ne se tient plus d'excitation. Tout son corps frémit. Il tremble. Il frétille de désir et d'envie mais il n'ouvre pas les portes.

D'où je suis, je l'observe à son insu. Ses bras et ses jambes, aussi fins que des fétus, sont rattachés à un torse si frêle qu'il courbe sous le poids de la tête. Elle n'est pas bien grosse, pourtant ! Plus ovale qu'ovoïde, celle-ci est coiffée de cheveux blonds, diaphanes, translucides, presque transparents. Il est si petit, guère plus d'un mètre, si malingre, qu'il en paraît rachitique. C'est alors qu'il se retourne d'un coup, se racrapotant sur les talons en arrondissant le dos, tel un chat face à un rival. Il recule doucement en grognant. Il me dévisage de ses grands yeux bleu pastel. Son visage chafouin est traversé de vagues de peur qui me sont palpables. Comme à son arrivée quelques minutes plus tôt, il lance des regards pitoyables dans toutes les directions pour trouver une issue par laquelle fuir. Mais il n'y en a pas, puisque je suis sur le seuil de la seule sortie de la pièce. Alors, il recule lentement et va se réfugier dans le coin opposé de la cuisine, gémissant et grognant tout ensemble.

M'avançant à pas de loup, je m'approche du placard du déjeuner et en ouvre doucement la porte. C'est alors qu'il se met à aboyer tout en sautillant sur place. Ma surprise est telle que je suspends mon geste. Je n'en crois pas mes yeux, le gamin que j'ai devant moi se comporte comme le doberman nain de ma mère qui voulait me mordre chaque fois que j'approchais de sa gamelle. Du coup, je m'empare à la volée de quelques morceaux de sucre et, me dirigeant vers lui, lui en offre un du bout du bras tendu. Me regardant avec méfiance, il cesse de glapir et tend le cou en direction de ma main. Son nez – devrais-je dire sa truffe ? – s'arrête à deux ou trois centimètres de mes doigts. Sans me quitter du regard, il sent, il hume, il flaire. Mais il n'ose pas se saisir du carré blanc. Toute la méfiance du monde a élu domicile derrière ses pupilles. Aussi déposé-je mon présent sur le coin de la table et m'en éloigne. Dubitatif, le garçon se rapproche furtivement de la friandise sans me lâcher des prunelles. Je pourrais toucher du doigt son hésitation tant elle est tangible. Avez-vous déjà vu un caméléon briguant une sauterelle ? Alors, je recule encore un peu, histoire de lui laisser plus de champ. Tout à coup, c'est avec la célérité de l'iguane chromomorphe qu'il s'empare du morceau de sucre puis qu'il s'en retourne dans son coin en me surveillant par-dessus l'épaule. Il m'a fallu plus d'une demi-heure pour pouvoir le toucher. Plus d'un mois pour qu'enfin, il ne prononce de vrais mots.

Que lui était-il arrivé ? La maltraitance familiale ! Ses six aînés avaient été retirés à ses parents et placés en institution. Lui est né après cette décision de justice et fut « élevé » en compagnie de chiens, dormant et mangeant avec eux. Il a vécu ainsi pendant neuf ans avant que les autorités ne fassent leur travail. Et dire qu'il était filleul de roi⁴.

Ce petit garçon m'est resté attaché pendant plus d'un an. Il m'en a fallu de la patience pour lui apprendre à formuler des phrases plutôt que de s'exprimer par onomatopées et borborygmes, à remplacer les gémissements plaintifs par des demandes audibles. Mais, au final, l'enfant-chiot est redevenu enfant. Il s'appelle Baudouin. Il est mon Petit Prince ! ■

Henri Meurant

3. En Belgique, le repas du matin est le déjeuner, celui de midi le dîner, celui de 16 heures le goûter et celui du soir le souper.

4. En Belgique, le septième garçon d'une fratrie peut être filleul du roi et la septième fille d'une sororie filleule de la reine.

Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



Le triomphe de la confiance et de l'amour

À Épinal, l'an dernier, quatre groupes très différents – jeunes en insertion, migrants mineurs non accompagnés, choristes seniors et un groupe de partage de la parole – se sont penchés sur le thème de la confiance et en ont fait un spectacle. Pendant un an, la mise en commun de leurs talents a produit des saynètes, des chants et des danses, mis en scène lors d'une unique et émouvante représentation.

On est tous des enfants de la Terre
 On est tous des cellules de l'humanité
 On est tous des citoyens du monde
 On est tous en quête de lumière
 On a tous besoin de fraternité
 On aspire tous à la paix profonde
 Alors faisons-nous troubadours
 Et laissons triompher la confiance et l'amour.

C'est par ces notes poétiques, ces vers simples et beaux, que se terminait, en juin dernier, le spectacle donné dans l'auditorium de la Louvière à Épinal, donné par une trentaine d'acteurs, chanteurs et danseurs amateurs pris dans le tourbillon d'une aventure lancée quelques mois plus tôt. Par qui ? Pourquoi ? Comment ? Nous nous sommes rendus sur place pour obtenir quelques réponses à ces questions.

« C'était au printemps 2018, lors d'une réunion avec le Conseil départemental et les travailleurs sociaux, partenaires des ateliers d'insertion du Secours Catholique, explique Jean-Marc Nicolle, animateur de l'association à Épinal, la préfecture du département des Vosges. Nos bénévoles disaient que les jeunes en insertion ont vraiment du talent mais qu'ils ont des difficultés à s'exprimer,

qu'ils manquent de confiance en eux. Or l'atelier n'est pas le lieu où on peut parler de confiance. » Ce jour-là est née l'idée d'aborder le thème de la confiance par le prisme de l'art. Jean-Marc Nicolle part alors en quête des moyens nécessaires pour atteindre cet objectif. Quadragénaire à la voix douce, il est de ces natures modestes qui préfèrent laisser la lumière aux autres et opérer en coulisse. Il y a quatre ans, avec quelques jeunes Vosgiens, il avait organisé un concert avec le chanteur ivoirien Tiken Jah Fakoly pour financer la construction d'une école dans une région de Guinée-Conakry, où seulement 10 % des enfants sont scolarisés. Inaugurée il y a deux ans, l'école est aujourd'hui fonctionnelle. Jean-Marc acquiesce d'un sourire quand on lui remémore cet épisode de sa carrière, mais ne s'étale pas. Ses qualités d'organisateur et de coordonnateur vont s'avérer une fois de plus utiles. En

Le handicap

Les êtres humains disposent de cette richesse d'être tous différents. Différents par leur apparence physique et par leur esprit, leur façon de penser, d'aborder la vie.

Ce que nous appréhendons en premier de l'autre, c'est son visage et son corps qui nous permettent de le différencier. Chacun peut nous apparaître alors jeune, vieux, sympathique, antipathique, en bonne santé ou, au contraire, abîmé par l'âge, la maladie, un accident ou encore un handicap.

C'est de ce dernier dont je souhaite vous parler, de mon handicap dont l'image que je renvoie s'impose au point de faire oublier le plus important : la personne que je suis avec mon histoire, ma sensibilité, ma personnalité et ce corps que je n'ai pas choisi.

Alors, osez dépasser les apparences, osez dépasser la vision du handicap qui envahit votre vue et laissez l'être humain s'adresser à vous. ■

Jeannine

cherchant autour de lui, il pense aux « Voix du cœur », une chorale locale créée en 2005 par ATD – Quart monde et reprise en 2014 par Chantal Adrian, assistée par son mari au synthétiseur. Le couple d'Alsaciens est venu à Épinal pour se rapprocher de leur fils qui y tient un restaurant. La chorale regroupe aujourd'hui une vingtaine d'ainés spinaliens et anime à la demande diverses fêtes, notamment dans des maisons de retraite.

Jean-Marc sollicite également Christiane Girard qui anime au Secours Catholique le groupe de parole « Pause-café », justement en quête d'innovations pour aiguillonner ses membres. Réunis autour des ateliers d'insertion « *qui étaient plutôt moteurs* », ces trois entités (bientôt rejointes par les mineurs non accompagnés, placés par l'État auprès d'Adali Habitat) forment une grosse troupe. Il faut désormais un professionnel pour la mettre en scène.

Pour cela, Jean-Marc pioche dans sa mémoire. Il y a deux ans, lors de l'Université d'été du Secours Catholique, était intervenue à Saint-Malo la compagnie Ultraia dont la metteuse en scène est une amie de jeunesse. Lorelyne Foti, artiste professionnelle formée au chant et au théâtre, sensible aux difficultés sociales, notamment en matière d'éducation, donne aussi des cours. Elle est la personne idéale pour collaborer au projet. « *La compagnie Ultraia, qui existe depuis six ans, a une vocation professionnelle tournée vers le théâtre contemporain*, indique Lorelyne. *Mais, en tant que metteuse en scène, j'ai eu envie de transmettre au-delà du cadre professionnel.* » « *Jean-Marc m'a dit : "Attention ! Il faudra faire avec les paroles des acteurs"*, ajoute-t-elle. *Nous allons créer quelque chose ensemble. Un travail horizontal, pas vertical.* » « *Nous voulions que tout le monde participe à la création*, dit Jean-Marc, *bien que le chemin ait été long et qu'on ait parfois galéré.* » « *De mon côté, renchérit Lorelyne, j'apercevais le chemin à parcourir mais il y avait un noir au niveau de la matière. Si rien n'émergeait, je ne pouvais rien faire.* » Le projet démarre et prend pour titre : « *Confiance. Tous acteurs.* » Parmi les acteurs, Viviane, 58 ans, choriste aux

« Voix du cœur », laïque en mission ecclésiale auprès de l'aumônerie du diocèse. « J'ai eu quatre enfants, j'en ai adopté trois et beaucoup d'autres sont passés par la maison, dit-elle. Et quatorze petits-enfants. On ne donne pas de son temps, on le partage. L'autre en face de moi est plus important que moi. C'est peut-être pour ça que j'ai l'impression d'avoir 20 ans. Dès qu'on m'a proposé de travailler sur la confiance, j'ai accepté. » Viviane a participé au spectacle en amont. Le jour de la représentation, une contrainte l'a malheureusement éloignée d'Épinal.

Les séances de préparation commencent. Le binôme, formé par Jean-Marc et Lorelyne, accompagne les jeunes et les moins jeunes qui acceptent de participer.

Lorelyne leur apprend le métier d'acteur : prise de conscience du corps qui bouge, qui déambule, qui tend la main, qui fait son entrée et sa sortie de scène, qui porte la voix vers le fond de la salle. Les exercices se déroulent avec, pour impératif, la bienveillance.

Denise, 73 ans, avoue qu'« au début, on n'était pas trop à l'aise. Lorelyne a vraiment été patiente. Elle nous faisait faire de petits sketches. Quand vous arrivez sur scène, vous ne voyez personne mais tout le monde vous voit. Non seulement il faut se faire confiance, mais il faut faire confiance aux autres. Et puis nous avons tous été ravis d'avoir les trois jeunes d'Afrique avec nous. Ils sont à l'école ici. Très respectueux et très doués. Nous avons découvert leur culture. Ils arrivent, ils sont paumés et, soudain, tout le monde se met à danser avec eux. Plus de stress, plus d'angoisse. »

Karim, Guinéen de 16 ans, est arrivé à Épinal il y a quelques mois, après un voyage qui l'a mené du Maroc en Espagne, puis à Paris où les services sociaux l'ont envoyé à Épinal. Pris en charge par Adali Habitat, association qui accueille près de trois cents mineurs non accompagnés, il ne s'attendait pas à intégrer

aussi vite une troupe. « Quand on m'a proposé pour le spectacle de choisir entre la lecture, la musique ou la danse, j'ai choisi la danse. Et j'ai aussi joué la comédie. Avec mes compagnons, nous avons écrit une petite histoire qui parle d'un père et de ses deux fils. Le vieux a fait la Seconde Guerre mondiale et, quand il voit ses fils se battre, il leur fait la leçon. » Qu'a-t-il ressenti sur scène ? A-t-il eu le trac ? « Non. Avec Kalilou, on n'arrêterait pas de rigoler. Même sur scène, on était tellement à l'aise qu'on a improvisé parfois. On aurait bien joué d'autres fois. »

Avec une totale liberté de création, tout est prétexte à innover. On met en scène Bernard, 82 ans, avec Kalilou, Ivoirien de 15 ans,

pour un dialogue riche d'humanité. D'autres couchent sur le papier les émotions qu'ils diront ou chanteront sur scène. Les thèmes ? La perte d'un être cher, la solitude, la peur, le handicap, l'amour. Tout un travail qui a bouleversé Lorelyne : « Quand j'ai vu ce qui émergeait,

« Quand vous arrivez sur scène, vous ne voyez personne mais tout le monde vous voit. Non seulement il faut se faire confiance, mais il faut faire confiance aux autres. »

plusieurs fois je me suis retenue de pleurer en séance, se souvient-elle. Certains acteurs se transformaient au fur et à mesure. J'ai vu les peurs, les doutes vis-à-vis d'eux-mêmes. Certains pensaient ne jamais pouvoir y arriver. Stéphane, un des acteurs, s'en sentait incapable. »

À 40 ans, Stéphane est le plus jeune des membres de la chorale. Il participe aux tournées des « Voix du cœur ». Hémiparalysé, il déjoue sa paralysie faciale par un humour pince-sans-rire. « Le texte que j'ai dit sur scène est de quelqu'un d'autre, il parle du handicap. J'avais le trac. Pour éviter d'avoir trop peur, j'ai appris le texte par cœur. Je suis content d'avoir pu le faire. Depuis, on m'a vu à la télé. J'ai été invité dans une radio locale et j'ai refait du théâtre ailleurs. »

La troupe se rôde, évolue aussi. « Certains jeunes en insertion trouvent du travail, changent de ville. Le groupe bouge. Il est compliqué de

monter un spectacle quand on ne sait pas qui sera encore là à la fin », déplore Lorelyne. Finalement, le groupe se stabilise et se solidifie à trente. Il est temps de trouver une salle pour représenter « Confiance. Tous acteurs ». Ce sera l'auditorium de Louvière. Capacité d'accueil : 579 places. Scène modulable, régie, éclairages... tout y est.

L'entrée au spectacle est libre. Présents ce soir de juin, de nombreux spectateurs qui ne sont jamais venus au théâtre, pensant jusqu'ici que ce n'était pas pour eux, trop intellectuel.

Quand le spectacle commence, la salle est pleine. Les projecteurs balayent la scène et soulignent les premières interventions, le silence se fait quand les acteurs entrent sur le plateau. Si l'amateurisme perce parfois, il est largement compensé par l'authenticité de la démarche. Ponctués par des moments de danse et de chant, les textes résonnent dans cette grande salle obscure et font leur chemin dans les têtes.

À la fin du spectacle, les applaudissements fusent. Beaucoup sont émus aux larmes. Et, quand les applaudissements cessent, les in-

terprètes s'assoient en bord de la scène et un dialogue s'installe entre eux et les spectateurs. « L'adrénaline redescendait, mais les acteurs auraient parlé toute la nuit », se rappelle Jean-Marc à qui on demande s'il n'est pas frustrant de ne donner qu'une représentation après un si long travail de préparation.

Lorelyne répond la première. Pour elle, c'est le chemin qui compte. La représentation en est l'aboutissement. Jean-Marc rebondit : « C'est une manière d'incarner localement ce qu'au Secours

Catholique, on appelle le "développement du pouvoir d'agir", tout en faisant de l'intergénérationnel et de l'interculturel, dit-il. L'expérience pourra continuer à vivre à travers une exposition où les photos voisineront avec les textes. » Les groupes entendent continuer de travailler ensemble sur des projets mensuels, moins longs. Les exercices et le tableau de bord de Lorelyne sont et resteront à la disposition de ceux qui voudraient se lancer dans une aventure similaire. « Quelqu'un, quelque part ». ■

« C'est le chemin qui compte. La représentation en est l'aboutissement. »

Cyril Bredèche & Jacques Duffaut

« *Quelqu'un, quelque part* »

Quelqu'un se sent insignifiant sur sa planète.
 Quelque part dans la ville grouillante,
 Le béton de son quartier se met à battre sous ses semelles.

Quelqu'un, cet abribus, c'est son refuge.
 Quelque part, sous la lumière aseptisée des lampadaires,
 Il n'a plus de refuge.

Quelqu'un, on dirait que son navire a chaviré trop de fois.
 Pourtant, il n'abandonnera pas.
 Quelque part, il redéfinit les règles du jeu.

Quelque part, sur le toit du monde,
 Quelqu'un cultive le silence
 En espérant trouver un sens à tout ça.

Quelqu'un est rongé
 À la vue de ces lombrics,
 Trop occupés à digérer le monde pour en savourer la beauté.

Quelqu'un est né Rwandais.
 Regrettant sa vie de naguère, avant la guerre.
 Il rêve de révolte sous son toit de tôle scintillant.

Quelque part, le brouillard de fines particules.
 Quelqu'un, le cerveau dans la brume,
 Recrache son dégoût en ronds de fumée.

Quelqu'un qui est chez lui partout
 Mais ne trouve pas sa vraie place
 Rêve d'un pays de cocagne, quelque part. ■

Læticia (texte dit par Axelle)

La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



À PROPOS DE L'AUTEUR

Depuis plus de douze ans, Bernard Baudry est engagé auprès du Secours Catholique pour permettre aux personnes d'accéder à un logement digne et décent. Permanences pour le logement dans le Val-de-Marne, plaidoyer pour faire avancer le droit au logement opposable (Dalo)¹ et participation à la mise en place d'une agence immobilière sociale (AIS)² sur l'Île-de-France l'ont amené à mettre les personnes en fragilité au cœur des solutions à mettre en œuvre.

L'engagement : une rencontre, une voie, un ailleurs

Intrusion

Les choses commencent en août 2006. Alors qu'avec mon épouse, nous descendons tranquillement chez des amis à Carcassonne, voici que la radio diffuse l'information de l'évacuation du « *plus grand squat de France* » (à l'époque). Cela se passe dans notre petite ville du Val-de-Marne, à Cachan. En cette mi-août, des pluies abondantes accentuent la précarité des personnes se retrouvant à la rue ; celles-ci passent d'une condition assez sommaire dans le squat à une situation indigne sous des bâches, au milieu de la rue. Dans la cour du presbytère, le curé décide d'ouvrir la seule cabine de toilette aux quatre cents personnes présentes. Nous décidons de faire demi-tour et de rentrer chez nous. Cet événement qui vient d'arriver en quelques minutes va avoir un effet sur l'ensemble de ma vie, durable et important. Que s'est-il passé ? Le monsieur qui parle dans le micro à *France info* ne se doute pas de ce qu'il déclenche à distance : cette *information* va vraiment former, façonner ma manière de faire et d'être, me mettre en route vers des horizons nouveaux.

C'est ainsi que ce qui ressemble à une intrusion involontaire et inattendue dans l'existence provoque des changements décisifs dans l'ensemble de ma vie, une sorte d'effet papillon dont j'ignore alors qu'il me mènera sur des chemins radicalement nouveaux.

Rencontres

En effet, de retour sur place, les choses changent. Ce n'est plus la radio mais la vraie vie qui attend : les personnes sont dans un état de dénuement important. Cet état nécessite la fourniture de vêtements, de valises vides. Il faut laver des kilos de linge. Mais, plus grave, s'y ajoute un désespoir car les papiers officiels ont été perdus, le racisme ne se cache plus ; la dépersonnalisation est en marche et elle tranche avec le calme, le grand respect et l'attention que les anciens squatteurs se portent les uns envers les autres.

J'ai encore en tête des visages de femmes et d'enfants, surtout. J'irai avec ces mères, belles dans leur dignité, au garde-meuble pour tenter de récupérer leurs pauvres affaires. Je n'ai que le pouvoir de la couleur de mon visage qui évite les dérapages trop brutaux...

1. Le droit au logement a été rendu « opposable » par la loi Dalo du 5 mars 2007. Cela signifie que l'État est responsable de sa mise en œuvre (le préfet doit faire en sorte que toute personne en difficulté obtienne un logement) ; et que des voies de recours sont ouvertes aux personnes qui éprouvent des difficultés à accéder à un logement ou à s'y maintenir. Il s'agit d'abord d'un recours amiable, devant une commission de médiation, puis, si nécessaire, d'un recours contentieux devant le tribunal administratif.

2. Des propriétaires solidaires proposent leurs logements vacants pour des personnes à la rue ou des personnes migrantes et nous rencontrons quotidiennement dans nos accueils des personnes ou familles qui vivent à la rue, en centres d'hébergement, à l'hôtel ou dans des conditions indignes. En Île-de-France, le Secours Catholique lance une expérimentation sur deux cents logements, appartenant à ces propriétaires solidaires et qu'il gère, pour accompagner ces personnes vers un logement pérenne.

Oui, les visages sont marqués par les rencontres. Ils portent de façon visible la trace de la souffrance traversée. Mais ils rappellent aussi l'humanité que personne ne peut voler, qu'aucune administration ou personne représentant l'autorité ne devrait tenter de modifier. Ces visages s'expriment quand les mots peinent à sortir, freinés par l'émotion, la révolte ou la barrière de la langue. À ce moment particulier, les expressions qui montent sont de petits éclats de vérité, des pépites partagées qui engagent, d'une autre façon, un dialogue soudainement difficile voire interrompu. Fatou³ et Sonia, où êtes-vous aujourd'hui ? Je ne sais. Mais vous demeurez dans les belles images de ma tête, me rappelant gentiment, de temps en temps : « *Ne lâche rien !* »

Une histoire

Je relis, en écrivant ces lignes sur l'engagement, ce qui a pu me conduire à une variation si impérieuse de ma manière d'être avec les frères qui m'entourent, provoquant mon engagement au Secours Catholique. En fait, ce n'est pas inaugural et cette question du logement, de l'habitat indigne, et toutes ses implications matérielles, sociales et scolaires, m'ont marqué dès les années 1970, lorsque j'accompagnais des gitans yougoslaves qui souhaitaient passer de la roulotte à la sédentarité. Ils seront appelés plus tard « Roms » : changement de nom mais pas vraiment de conditions de vie ; et les populations marginalisées et stigmatisées le restent encore aujourd'hui, malgré l'entrée de leur pays d'origine dans l'Europe des vingt-huit. Comme un levain dans la pâte, des événements se glissent dans nos vies de façon discrète et ils provoquent parfois, très longtemps après, des restructurations importantes.

“ Les visages sont marqués par les rencontres. Ils portent de façon visible la trace de la souffrance traversée. ”

Changement de cap

Le squat de Cachan me marque au point que je vais en parler au curé de la paroisse, très impliqué, demandant s'il ne serait pas possible d'aller plus loin dans l'action, afin de rejoindre ces démunis qui sont en train d'être répartis, dispersés dans le petit 94, quand ils ne sont pas expulsés vers le Mali. Sur son conseil, nous nous rendons, lui et moi, au Secours Catholique. C'est le moment des découvertes. Tout d'abord, les premières permanences pour le logement déploient devant moi un éventail impressionnant des maux que notre société engendre autour de la question du logement. Il importe de s'organiser. C'est cela, le changement de cap.

Le Secours Catholique ne s'appréhende pas en une journée. Différents services, salariés, bénévoles, stagiaires : c'est une vaste organisation. Mais je retiens de ces premières rencontres deux idées. Tout d'abord, les formations sont proposées au fur et à mesure de la découverte. Elles m'ont permis d'ouvrir le champ de l'accompagnement : par exemple, j'ai pu proposer un accompagnement vers l'emploi dans un autre service, en agissant moi-même sur le logement. La seconde réalité que j'ai vécue est ma mise en route, dès le début, sans tarder, avec une bénévole plus expérimentée, et donc des rencontres sur le terrain : me voici alors apprenant et écoutant à la permanence sur le logement du lundi, en contact avec les oubliés de la société.

Une voie nouvelle

Elle est nouvelle cette voie qui s'ouvre alors à moi. Alors que, comme beaucoup, dans ma vie quotidienne, je rencontrais de façon épisodique l'étranger, voici qu'il se présente à chaque permanence. Pendant un temps, j'aborde d'ailleurs une double thématique : étrangers et logement. Un « s » à « étrangers » car il y en a beaucoup et pas de « s » à « logement » car il y en a peu. Ah, la blague ! Enfin,

3. Les prénoms et les noms de lieu ont été changés pour protéger la vie privée des personnes rencontrées.

elle dit quelque chose de la réalité de notre pays. Et puis il faut rire un peu, car il y a des permanences difficiles, surtout lorsque l'on pense n'avoir aucune solution.

La première rencontre de ma première permanence reste toujours dans ma mémoire. Héléna arrive avec un nouveau-né dans les bras : « *Mes parents rejettent mon enfant car le père n'est pas chrétien.* » La mère et l'enfant errent dans la rue, dormant à droite et à gauche : une solution précaire, faite de bouts de ficelle, comme j'aime à le dire. Et les ficelles, ça peut casser.

Miraculeusement, tout se règlera vite, car un logement a été légué et peut accueillir la petite famille. Huit ans après, l'enfant a grandi : il est scolarisé et la famille occupe un beau logement social au Perreux. Héléna ouvre un salon de coiffure et me fait signe, en m'invitant à déjeuner : « *J'ai quelque chose à vous dire.* » J'accepte et j'en pressens l'importance. C'est au café qu'à voix basse, elle me dit qu'en fait ses parents ne l'avaient pas mise à la porte : elle s'était enfuie de son domicile, où son compagnon la frappait. Je suis ému et me dis que la vérité ne peut être exigée, dans certaines situations. Cette révélation, au moment festif de ce déjeuner, n'était que le signe favorable d'un chemin parcouru et d'une page qui se tournait.

Je resterai ensuite sur le seul créneau du logement, suffisamment technique pour m'occuper à plein temps. La route se trace. La route passe aussi par la maison familiale. Avec mon épouse, nous avons souhaité accueillir chez nous, dans le cadre d'un programme du Secours Catholique d'hébergements étudiants. Et, durant ces années, l'altérité, la nouveauté et la découverte étaient au programme. Des nombreux échanges se déroulaient à ces moments qui comptaient beaucoup dans la vie de ces personnes, venues de loin et à la rue en France. Et ces accueils, en famille, nous ont montré dans le quotidien l'islam, sa pratique et en particulier l'observance du Ramadan.

« Nous redécouvrons que l'on ne doit pas juger une personne à la rue. Tant de contraintes sont imposées, sont imprimées au fil du temps, »

Douze ans après, le premier étudiant accueilli vient encore chaque année prendre chez nous le repas de rupture du jeûne, l'*iftar* : beau partage entre des fois différentes.

Je me souviens d'une arrivée à la maison, vers 23 heures, d'un étudiant. Il logeait « *au Chatelet* », me dit-il. Je comprends « *dans le métro* », au chaud. Et, à peine arrivé, il annonce repartir à 4 heures du matin pour un emploi de nuit. Oui, cela bouscule un peu les habitudes du foyer. Il ajoute : « *En fait, je travaille avec les papiers photocopiés d'un copain.* » Seconde découverte ! Nous redécouvrons que l'on ne doit pas juger une personne à la rue. Tant de contraintes sont imposées, imprimées au fil du temps, s'additionnent et

se multiplient ! Oui, nous pensons maintenant que deux ou trois semaines sont bien nécessaires pour se poser, reprendre souffle, en se gardant de tout jugement négatif ou d'enthousiasme trop rapide. Les personnes sous notre toit ont leur rythme, des habitudes, une culture, une histoire : elles ne peuvent épouser notre mode de vie et, d'ailleurs, pourquoi le feraient-elle ?

Sur la trentaine de jeunes accueillis, un seul incident me reste en mémoire. Un jeune Comorien ne saluait pas mon épouse le matin, en arrivant dans la cuisine pour le petit-déjeuner. Je lui ai demandé la raison de cela : « *une question de culture* », répondit-il, car, dans son pays, cela ne se fait pas. Nous n'étions pas ouverts bien sûr à cette différence et l'hébergement a pris fin. Il importe aussi de ne pas tout accepter et donc de faire preuve de discernement.

Limeil-Brévannes

Il me semble important de décrire en quelques mots ce projet, non pour ce qu'il est en lui-même, mais plutôt pour illustrer l'importante liberté d'action et le soutien puissant que j'ai rencontrés dans mon engagement.

Après un an de permanences, je suis marqué, avec le reste de l'équipe, par le grand nombre

de familles monoparentales (femmes seules avec enfants) rencontrées et par le déficit de structures dans notre département et notre délégation pour les accueillir. Comme cela dérange les citoyens, on les place dans des hôtels qui ont fait faillite ; ainsi, elles disparaissent de la vue de ces citoyens, au prix d'un financement exorbitant. Et là, on les oublie, parfois une dizaine d'années, sans aucun accompagnement. Je lance donc l'idée d'un centre avec vingt-cinq appartements réservés à ce public. Le fait que l'association soit connue et nationale joue, dès lors que la délégation est convaincue. Ce projet, initialement personnel, sera porté par la délégation pendant les onze ans qui précéderont son inauguration. C'est dire que l'on n'est pas dans un cadre strict avec des fiches de postes mais que, au contraire, l'imagination a sa place et peut être nourrie par le savoir-faire de l'association.

Me croirez-vous si j'écris que c'est la situation particulière d'une seule famille qui a mis en route la construction de ce centre d'hébergement d'urgence ? Cette famille vivait depuis presque une dizaine d'année dans des hôtels de marchands de sommeil. Quand je l'ai connue, six enfants étaient nés. En hôtel, aucun accompagnement n'était assuré et il était interdit par les Thénardiens d'y faire de la cuisine et d'y accueillir de la famille. Une seule chose m'a touché. Certes, la propreté laissait à désirer ; bien sûr, les études ne brillaient pas vraiment ; il y avait de temps en temps des convocations au commissariat de police pour revente de produits prohibés. Oui, c'est vrai. La maman était devenue danoise sans que je sache comment, car le sang viking ne coulait clairement pas dans ses veines. Et cette maman, gagnant jour et nuit et par tout moyen de l'argent pour la famille, aimait ses enfants comme rarement j'ai pu le voir : cet amour traversait toutes les difficultés, arrêtait les huissiers ou les policiers. J'ai été saisi

d'une autre façon de comprendre et d'empathie pour cette mère. En pensant à elle, j'ai proposé le projet de Limeil-Brévannes.

Un ailleurs

J'ai évoqué la notion de nouvelle voie. Il faut préciser que cette voie n'est pas nouvelle comme le serait celle du collège après celle des études primaires. Ce n'est pas comme passer de la 4^e à la 3^e ! Cette voie peut déplacer, décentrer et, au final, réellement transformer

celui qui s'y engage. Il découvre des mondes inconnus qui mènent loin... Je me souviens d'Andréa. Nous nous étions posé la question, au service « Errance » et au service « Logement » de la délégation, de donner sa chance à une famille dans le bois de

Vincennes. L'idée était de profiter d'un des petits appartements passerelle qui se libèrent trop rarement, et de construire ensemble un projet de sortie du bois, de retrouver un travail, de permettre un retour en famille. Une remise debout dont chacun savait qu'elle est possible, même après un long séjour au bois. C'était une première pour nous : avec soin, nous avons commencé à évoquer telle ou telle situation. Andréa et Arek étaient les prénoms qui revenaient plusieurs fois dans nos échanges. Il a été convenu d'aller un peu plus loin et de les rencontrer.

Je me souviens de la première entrevue, au fond du bois, dans un endroit noir et boueux, où même le soleil n'allait pas souvent. Tout au fond se trouvait une tente où je suis entré, après avoir quitté mes chaussures. Je me suis retrouvé sur une moquette épaisse, blanche immaculée : situation surréaliste et improbable.

Andréa est venue ensuite échanger avec nous, « à l'abri », à Créteil, dans nos bureaux, sur notre territoire. Le bureau était petit, nous étions nombreux, elle n'était pas très à l'aise. Je crois pouvoir dire qu'elle ne croyait à rien de ce qu'on lui racontait : sortir du bois, ne

« Cette voie peut déplacer, décentrer et, au final, réellement transformer celui qui s'y engage. Il découvre des mondes inconnus qui mènent loin... »

plus passer un hiver au froid, être en sécurité surtout... Nous étions la huitième association à qui elle « *racontait son histoire* ».

La regardant, je voyais ce visage fragile, plutôt d'une grande pâleur, exprimant souffrance et découragement. Ce visage était celui d'une grande souffrance, sans doute, car il n'avait pas été ménagé ; ni par elle peut-être, ni par la vie comme l'on dit. Mais ce visage était beau car il rayonnait malgré tout une volonté, un courage et une lueur d'espérance.

Après avoir eu un petit appartement, elle est rapidement tombée malade et j'ai prononcé son oraison funèbre. Je suis certain que, de là-haut, elle m'aide régulièrement.

« Le plus grand changement est une nouvelle façon de poser son regard sur l'autre. C'est une relation vécue au même niveau, entre humains. »

Pause transition

Ce dernier passage que vous venez de lire sur Andréa est un peu long. Pendant tout le temps que j'ai passé à l'écrire, la femme de ménage que j'entends depuis mon bureau a appelé le 115. Car, logée à l'hôtel avec une enfant (une heure pour aller à l'école en bus, le matin et le soir), elle doit appeler régulièrement le 115. Le haut-parleur du téléphone est activé. « *Une opératrice va vous répondre... Une opératrice va vous répondre...* » Ce n'est pas gagné.

Des étapes dans l'engagement

Mon engagement a été vécu de façon évolutive au cours des années. La première forme ressemblait assez à du « distributif ». Sans être la nourriture d'un accueil de jour ou le vêtement chaud d'un vestiaire, la façon de mobiliser un logement passerelle pour une famille consistait bien à distribuer. Suivant des critères évalués en équipe, la famille la plus en fragilité se voyait offrir un hébergement. Cette façon de procéder est simple, surtout pour un débutant dans le bénévolat. Elle permet rapidement d'accéder à un résultat (et c'est appréciable) et d'agir sur les conséquences les plus apparentes.

Le plus grand changement est une nouvelle façon de poser son regard sur l'autre. C'est

une relation vécue au même niveau, entre humains soumis à des règles diverses qui s'imposent à tous. Ensemble, nous reconnaissons partager de nombreuses contraintes, comme la météo, comme celle de se nourrir, comme celle d'aspirer à un répit pour dormir. Et ce changement va conduire à une évolution dans ma façon d'être engagé.

Je vais passer à l'accompagnement de la famille. La relation sera plus suivie, quelquefois plus difficile, mais souvent emplie de belles rencontres.

Un troisième temps s'est ouvert plus récemment avec l'implication dans leur propre accompagnement des personnes accompagnées. Ces personnes définissent leur projet de vie, pour

sortir de la galère, pour accéder à un habitat pérenne. C'est donc une coconstruction entre le Secours Catholique et les personnes qui vont bénéficier d'un projet. Avec cette façon de procéder, je sors de mes certitudes, je suis déstabilisé car, souvent, les personnes en précarité trouvent, de façon fulgurante, des solutions que je n'ose même pas imaginer. Et il importe de leur faire confiance, il importe de casser le mur de verre qui nous interdirait de leur confier les « clés du camion ». Je me souviens d'une personne ayant passé de nombreuses années dans la rue et devenue très compétente dans le droit au logement : elle connaissait toutes les lois, les procédures et les jurisprudences. Comme j'ai eu du mal à l'inclure dans l'équipe consacrée au logement ; il a fallu longuement préparer les esprits : nous sommes souvent pauvres, par nos propres limites.

Ordination diaconale

Face-à-face

« *J'étais nu et vous m'avez vêtu* », nous dit l'Évangile. Oui, ce visage du tout-petit, de l'oublié, de celui à qui l'on promet sans tenir, de celui que l'on n'écoute même pas, c'est celui du Christ que je voyais dans les permanences, régulièrement.

Cette réalité ne se regarde pas facilement, ne s'aborde pas en maître. J'ai le souvenir d'une réunion avec des assistantes sociales à Choisy-le-Roi. Vient le moment d'évoquer la famille Renard. Monsieur frappe madame, dit l'une ; l'autre précise que les absences scolaires du garçon sont nombreuses ; une troisième aborde le dossier de surendettement du ménage. La cheffe d'arrondissement explose dans une saine colère : « *Vous ne pourrez pas me faire croire que tout est négatif. Il y a bien quelque chose pour les relever.* »

Intéressant d'entendre cela dans ce contexte laïc. Oui, la foi m'a aidé, la foi dans la Résurrection. La conscience de ce face-à-face change la nature profonde de la rencontre. Elle indique que le secours que l'on porte à l'autre change de côté. Est-ce moi qui vais aider l'autre à se sortir d'une mauvaise situation ou bien est-ce lui, incarnation du Christ, qui va m'aider à me sauver ?

Cette interrogation mystérieuse est au cœur de mon action qui est ainsi réorientée. Elle indique que le Secours Catholique n'est pas une simple ONG, mais est un service d'Église et, à ce titre, agit par la charité de chacun.

Croyant en la Résurrection, cela signifie aussi que je ne peux considérer aucune situation comme désespérée ; chaque personne peut être sauvée, suivant une modalité qui peut nous échapper au premier abord, mais que nous pouvons découvrir par l'amour fraternel porté à la personne. Et cet amour fraternel jaillit précisément de la rencontre avec les personnes en grande précarité.

Je me souviens de cette femme avec son ado de 17 ans, Karim. Elle nous recevait, Catherine et moi, dans son petit logement passerelle. À chaque fois, elle portait un petit voile, léger et discret : ma grand-mère aurait parlé d'un fichu. Nous avons étudié le dossier et Karim réunissait les conditions pour demander la nationalité française. La maman était bouleversée par cette bonne nouvelle qu'elle n'attendait pas, alors qu'elle voyait la majorité de son fils arriver avec une certaine inquiétude.

On est passé à une relation d'égalité à cause de la confiance, on peut même dire de fraternité, car, par nous, des horizons avaient été renversés pour son garçon. À la rencontre suivante, elle nous reçut les cheveux découverts. Un autre mode de dialogue, basé sur la confiance, venait de s'ouvrir et qui s'est poursuivi au long des mois.

Mission

Lors de mon ordination diaconale, il y a un peu plus de cinq ans, le Secours Catholique était très présent et l'animatrice « logement » était dans mon équipe d'accompagnement depuis deux ans.

C'est avec joie que j'ai reçu la mission de mon évêque qui confirmait mon insertion dans notre association, avec une orientation vers le logement. J'essaye de continuer la rencontre du frère à travers toute ma mission. C'est tou-

jours un peu technique car c'est un sujet qui appelle cela, mais il y a en même temps un enracinement dans la rencontre, de personne à personne.

Gouvernance

Dans la manière de m'engager comme diacre, je pense important de me situer par rapport à celui avec qui je marche, sur une route qui, souvent, lui est imposée. Voilà une situation qu'il subit et je suis avec lui, cherchant une solution. Parfois, c'est la personne qui, justement, trouve le chemin qui permet d'avoir une issue, de sortir d'une situation.

Je parlais de l'implication des personnes en précarité dans leur projet. Il est possible d'aller plus loin. La personne doit aussi être associée à la gouvernance du Secours Catholique. Cette décision de faire ainsi a été prise et est mise en œuvre progressivement. Nous en discernons les premiers fruits.

C'est donc avec une joie renouvelée que je participe à la mise en place de l'agence immobilière sociale (AIS) avec des personnes en précarité, ou ayant connu la précarité. Je

« Je pense important de me situer par rapport à celui avec qui je marche, sur une route qui, souvent, lui est imposée. »

pense que, ce faisant, c'est une nouvelle ère qui s'ouvre dont la pleine richesse nous échappe encore, et c'est très bien comme cela. Cela nous échappe car nous marchons aux côtés de personnes en précarité. Nous acceptons une direction (et des changements), un rythme (et des changements). Cette marche conjointe de chercheurs de mieux vivre, de mieux être, nous mène sur des chemins inconnus ; la fraternité qui nous réunit est notre premier atout et nous ouvre à l'espoir.

Et voici ce qui est arrivé lors des réflexions qui ont précédé la mise en place de l'AIS. Nous étions une vingtaine à échanger des idées, marquées sur un tableau par l'animatrice du groupe. Des personnes à la rue, en grande précarité, y participaient. Il se trouve que l'animatrice transcrivait les propos en faisant de nombreuses fautes d'orthographe. Et un Guadeloupéen, en grosse galère, a demandé s'il pouvait corriger ces fautes et il l'a fait fort justement et gentiment. Il s'est passé dans le groupe un vrai renversement. Tout cela était fait avec bienveillance, donc sans vexation aucune, et dans une grande bonne humeur. Mais cela a libéré la parole des autres participants en galère. L'un d'entre eux venait d'être reconnu comme possédant une vraie qualité et il avait apporté au groupe du positif : eux aussi en étaient donc capables.

Oui, en chaque personne, même la plus cabossée, se trouve une qualité, un talent. Par mon engagement, j'essaie de découvrir, de remettre au jour ce bien précieux. C'est en marchant avec les personnes à la rue, en leur accordant une confiance, que cette qualité fait résurgence et sauve. Et c'est alors la personne qui se sauve elle-même et non pas moi-même, ou encore mon association. Nous devenons seulement des témoins.

Je repense à une autre anecdote qui illustre le fait que la personne est bien sûr la mieux placée pour estimer sa situation, ses enjeux et ses

recherches. Cela se déroule au tribunal administratif de Melun, lors d'un recours au Dalo. La juge demande que nous nous exprimions, tant le requérant que l'accompagnateur. Elle est convaincue et annonce que sa décision est favorable : la personne sera classée « prioritaire urgent » comme demandeur de logement social. Explosion de joie que j'essaie de contenir en indiquant que ce n'est qu'une décision et que l'on est encore loin de la remise des clés de l'appartement. L'accompagné me répond qu'il le sait bien et que sa joie n'est pas qu'un logement lui soit attribué mais que, « pour la première fois », un droit lui soit reconnu. Bien sûr, il sait mieux que moi ce dont il a besoin. Aller au plus juste des solutions est une chance à saisir en marchant ensemble avec les personnes en précarité, tout en donnant à l'engagement une nouvelle orientation.

Cette question de la gouvernance est abordée de façon prophétique au Se-

cours Catholique. Nous posons cette nouvelle façon de faire pour le fonctionnement de notre association. Mais je crois que c'est une façon de poser une parole là où il n'existait rien. On passe d'un traitement des conséquences à une action sur les causes : c'est parce que les personnes concernées ne sont pas associées à la construction d'un projet qui les concerne que les solutions peinent à venir et rencontrent peu de succès. Sur la question du logement, c'est flagrant : la majeure partie des dispositifs sont faits pour les propriétaires, par les propriétaires ; ils sont fiscaux, coûtent cher à l'État, font augmenter les coûts des loyers et ne résolvent pas la crise.

C'est aussi pour cela que les personnes ne sont plus considérées comme telles mais réduites au niveau d'un rouage, d'un reliquat de la société. Seule une remise à plat de nos relations en passant par la fraternité permettra de s'ouvrir à de nouvelles voies de résolution. C'est ainsi que j'envisage la poursuite de mon engagement au Secours Catholique. ■

« Oui, en chaque personne, même la plus cabossée, se trouve une qualité, un talent. »

Des textes d'auteur pour rire, réfléchir, s'émouvoir, s'interroger, s'étonner, s'exclamer, s'attarder... Sur la vie, sur nos vies et les bonnes et mauvaises surprises qu'elle(s) nous réserve(nt).



À propos de l'auteure

Martine Boufang est une auteure camerounaise arrivée en France en 2016. Hébergée en CHU, elle écrit pour « transcender sa souffrance » et avec le souhait de partager la réalité de la vie culturelle et sociale de son pays. À travers l'histoire d'une famille, elle porte un regard sur les rapports entre hommes et femmes et les différences culturelles entre les générations sur le continent africain.

Wepemeuh : là-bas, chez nous

ACTE I

Scène 1 – Monologue de Tina

Tina, vêtue d'un cabas et d'un foulard, est assise seule dans la cuisine, sur un banc. Elle est près d'un foyer composé de trois pierres. Sur ce foyer se trouve une marmite. De temps en temps, elle attise le feu.

Tina : – Bientôt, je vais accoucher, je n'ai même pas encore fait une consultation médicale, encore moins préparé la layette, faute de moyens financiers. Seigneur, je compte sur toi, j'espère que tu m'aideras et me protégeras, comme tu l'as toujours fait.

Scène 2 – Méroé, Tina, Amandine et Dadis

Méroé rentre du champ avec un gros fagot de bois sur la tête. Tina se précipite vers lui pour l'aider. Puis il ressort.

Tina : – Bienvenu.

Méroé : – Merci.

Il s'assoit sur son siège près du feu.

Tina : – Comment a été la journée ?

Méroé : – Ça s'est très bien passé. Et toi ?

Tina : – Un peu fatiguée, mais ça va.

Méroé : – C'est normal, c'est pour bientôt.

Tina : – Ah oui, très bientôt. Dieu est au contrôle. Donner la vie procure toujours une joie ineffable.

Méroé : – C'est un don divin.

Quelques temps après, Dadis et Amandine les rejoignent. Amandine ramène de l'eau dans une petite cuvette, son père s'y lave les mains.

Méroé : – Merci, ma fille.

Tous sont assis autour du feu.

Dadis : – Tu es rentré tard aujourd’hui...

Méroé : – Oui, mon fils, j’ai dû visiter tous les pièges que j’avais tendus dans les différents champs. Malheureusement, aucun gibier. La vie devient de plus en plus dure, même les gibiers se font rares.

Dadis : – De toutes les façons, papa, tu es le seul à manger les viandes que tu ramènes de la brousse.

Méroé : – Mon fils, c’est la tradition, tu n’as pas encore l’âge d’en manger. D’ici quelques années, tu pourras y prétendre.

Tina : – Pour nous, les femmes, on n’en parle même pas, pire encore dans mon état, sinon mon fœtus risque d’avoir des malformations.

Amandine : – Est-ce que tout cela est vrai ?

Méroé : – Là n’est pas la question. Depuis la nuit des temps, cela a toujours été ainsi. Il s’agit pour nous de préserver et de conserver certaines valeurs.

Dadis : – Mais, papa, tu ne vois pas que vous faites assez de mal à la nature en tuant régulièrement ces pauvres animaux ?

Méroé : – Ces pauvres animaux, comme tu le dis, ont besoin d’être mangés, notre corps nécessite des protéines.

Dadis : – Tout ce dont je suis certain, c’est que cela favorise le déséquilibre de l’écosystème.

Méroé : – Assez parlé, j’ai faim !

Tina : – Allons manger.

ACTE II

Scène 1 – Dadis, les élèves et la professeure, dans une salle de classe

La professeure explique la leçon et se rend compte que Dadis ne prend pas de notes.

La professeure : – Dadis ! Mais vous ne prenez pas de notes !

Dadis : – Madame, comment pourrais-je le faire ? Nous sommes quatre élèves assis sur un petit banc, je n’ai pas la possibilité d’écrire aisément. De plus, je n’ai même pas encore toutes mes fournitures scolaires.

La professeure : – En attendant de les avoir, trouvez-vous un brouillon ou n’importe quoi pour les prendre. Et, à mon prochain cours, ne venez pas si vous n’avez pas le nécessaire.

Un élève : – Mais, madame, ce n’est pas sa faute s’il n’a pas son matériel scolaire.

La professeure : – Ce n’est pas la mienne non plus, je ne suis pas ses parents. Dadis, retrouvez-moi à la salle des profs, à la pause à midi.

Dadis : – Bien, madame.

Scène 2 – Méroé et Dadis

Méroé est assis sur son fauteuil dans la cour. Tout doucement, il boit sa bière et agite de temps en temps un chasse-mouche. Arrive Dadis.

Dadis : – Bonjour, papa.

Méroé : – Bonjour, mon fils. Pourquoi rentres-tu si tôt de l’école aujourd’hui ?

Dadis : – Papa, on m’a chassé.

Méroé : – Mais qui, et pourquoi ?

Dadis : – L'intendant et le surveillant général, parce que les frais de ma scolarité n'étaient pas à jour.

Méroé : – Bandes de requins ! Toujours à s'enrichir sur le dos du peuple ! J'ai pourtant tout payé.

Dadis : – Si tu l'avais fait, ils ne m'auraient pas renvoyé.

Méroé : – Va dans ta chambre, on verra ça plus tard.

Scène 3 – Tina, Amandine et Dadis

Dadis va retrouver sa mère et sa sœur à la cuisine.

Tina : – Mon fils, tu en fais une drôle de tête...

Dadis : – Je suis tout le temps perturbé dans mes études. Si ce n'est pas les frais de scolarité, ce sera le manque de fournitures. Franchement, maman, que puis-je espérer de mon parcours scolaire ?

Tina : – Ne désespère pas, mon fils. Dieu ne laisse pas affamer les oiseaux. Combien plus l'être humain qu'il a façonné à son image. Calme-toi et parle doucement : ton père pourrait t'entendre te plaindre.

Amandine : – Toi aussi, tu as très peur de ton mari. Même s'il entend, Dadis, n'est-ce pas vrai et ses plaintes fondées ? Moi, j'ai souffert des mêmes problèmes. Aujourd'hui, je suis une vendeuse de bananes. Que sera-t-il demain ? Pousseur ? C'est ça, l'avenir que vous avez construit pour nous ! De plus, tu vas bientôt accoucher encore, alors que c'est à peine si nous avons un repas par jour.

Tina : – Quand un oisillon tombe du nid, Dieu répond à son cri. Jour et nuit, je prie, je demande à Dieu de vous donner un bon état de santé, de vous accorder la sagesse, le discernement et une longue vie. Santé, sagesse, longévité sont trois éléments largement au-dessus de la richesse.

Dadis : – Maman, assez écouté pour aujourd'hui, moi, j'ai faim !

Amandine : – Va te laver les mains !

ACTE III

Scène 1 – Méroé, Dadis, Tina et Amandine

Méroé : – Dadis, Dadis !

Dadis : – Oui, papa !

Méroé : – J'ai très soif, va m'acheter une bière.

Dadis : – Il y a de l'eau dans les bouteilles, dans la cuisine, papa...

Et il ressort.

Méroé : – Quelle impertinence ! C'est la faute de votre maman, elle n'a pas su vous éduquer ! Tina !

Tina : – Oui ?

Méroé : – Dépêche-toi !

Tina : – Je suis là...

Méroé : – Tu as failli à ta mission !

Tina : – De quoi parles-tu ?

Méroé : – De tes enfants.

Tina : – Mes enfants ?

Méroé : – Dadis et Amandine !

Dès qu'ils entendent leurs noms, Dadis revient et Amandine apparaît. Dadis a le visage fermé.

Méroé (les désignant du doigt) : – Je parle bien d'eux.

Tina : – Ils sont également les tiens...

Méroé : – Tu te tais, quand je parle ! Ne suis-je pas le chef de famille !

Amandine : – Pas besoin de le rappeler !

Méroé : – Tu as planté en eux de mauvaises semences. Il est évident que les fruits ont maintenant mauvais goût. Mais cela suffit ! Je sors, j'ai à faire, j'es-père qu'à mon retour, tout sera rentré dans l'ordre.

Il sort.

Scène 2 – Dadis, Tina et Amandine

Dadis : – Maman, je me demande comment tu as pu supporter le mauvais côté de papa, depuis tant d'années.

Tina : – C'est l'amour ! J'aime votre père.

Amandine : – L'amour ?

Tina : – Tu dois bien en savoir quelque chose puisque, bientôt, tu vas te marier.

Amandine : – Oui, maman, j'aime Armand. Je suis si heureuse quand il est près de moi, je me sens renaître, je me sens pleine de vie. Mais ce n'est pas pour autant que j'accepterai n'importe laquelle de ses bêtises !

Tina : – Ma chérie, l'amour ne soupçonne point le mal, ne cherche point son intérêt, excuse tout. Même les actes les plus pervers. L'amour supporte tout, même les pires absurdités. Ah, l'amour ! Ce sans quoi les relations humaines n'auraient pas de sens ! L'amour, l'amour ! Il ne périt jamais !

Dadis : – Décrit ainsi, ça me donne envie de le vivre !

Tous se mettent à rire.

ACTE IV

Scène 1 – Méroé et le chef du village

Méroé salue le chef.

Méroé : – Bonjour, Sa Majesté.

Le chef : – Bonjour, Méroé. Cela tombe bien que je te rencontre.

Méroé : – Oui, Sa Majesté.

Le chef : – Mes notables m'ont fait part de la dispute qui s'est passée entre ton voisin et toi.

Méroé : – Sa Majesté, il a dépassé les limites de sa concession et est venu planter ses bananiers dans la mienne. N'est-ce pas là une provocation, Sa Majesté ?

Le chef : – Peut-être bien ! Mais tu n'avais pas le droit d'endommager tous ses bananiers. Je suis le garant de la sécurité des personnes de ce village, je veille également à ce qu'il y ait une ambiance harmonieuse. Cela commence par le bon voisinage. Vous serez donc convoqués devant le conseil des sages.

Méroé : – Bien, Sa Majesté. Que votre règne soit éternel.

Scène 2 – Tina et un voisin

Le voisin : – Voisine ! Voisine !

Tina : – Oui, bonjour ! Qu'est-ce qu'il se passe, voisin ?

Le voisin : – Ton mari est au bar ! Je crois bien qu'il est saoul ! Il faut aller le porter.

Scène 3 – Tina, Dadis et Amandine

Tina : – Dadis, Amandine, venez là !

Dadis et Amandine : – Qu'y a-t-il ?

Tina : – Votre père est saoul dans le bar d'à côté.

Dadis : – Et alors ?

Amandine : – Ce n'est pas la première fois, ce n'est pas inquiétant !

Tina : – C'est votre père, allons-y, les enfants !

Tous se rendent au bar et trouvent Méroé saoul, couché sur un banc. Ils le ramènent à la maison.

ACTE V

Scène 1 – Monologue de Dadis

Dadis est assis sur son pousse-pousse en train de compter son revenu journalier.

Dadis : – 1 400, c'est tout ce que j'ai eu après une dure journée de labeur. Combien d'années de travail dois-je effectuer pour pouvoir mener une vie égale à la moyenne, ou légèrement en-deçà de la moyenne ? Me voici brillant étudiant converti en pousseur. Même pas ! Je suis un porteur !

La vie, la vie ! Quelle aventure ! Sans espérance, on se sent perdu, confus. Quel sens lui donner ? Comment parvenir à briser la pauvreté qui, déjà, m'ouvre ses portes. Mes grands-parents ont vécu toute leur vie dans la misère. Et j'emboîte leur pas. Il faudrait seulement un heureux coup de hasard pour que ma progéniture ne vive pas la même indigence. Je dois toujours faire contre mauvaise fortune, bon cœur.

ACTE VI

Scène 1 – Méroé et Tina

Tina est triste : elle est en train de se lamenter. Entre alors Méroé.

Méroé : – Arrête de pleurer, ma chérie ! C'est triste ce qui vient de se passer. Ce n'est pas facile de le surmonter mais, ma chérie, il faut y parvenir.

Tina : – Perdre une grossesse comme ça, un bébé ! Je me sens meurtrie, je suis vidée là, je n'ai plus envie de rien !

Méroé : – Tu dois plus que jamais être forte. Car, d'ici peu, se célébrera la dot d'Amandine dans notre maison. Nous avons bénéficié de l'aide de Dadis et d'Amandine pour la préparation de cette cérémonie. Ah, quelle fierté ! Par les économies de leur petite débrouillardise, ils ont quand même pu fortement contribuer.

Tina : – Moi aussi, je suis si fière d’eux ! Ma petite Amandine va bientôt nous quitter, elle rejoindra son mari dans sa maison. Elle est bien formée et je suis sûre qu’elle tiendra parfaitement son ménage.

Les deux se tiennent par la main. Et Méroé et Tina, malgré la tristesse de celle-ci, se sourient.

ACTE VII

Scène 1 – Cérémonie de dot d’Amandine

La maison est bien nettoyée, bien décorée. Tout le monde est bien habillé. Ils sont dans l’attente de la famille du fiancé d’Amandine. Les invités arrivent en groupe. Dadis installent.

Tina : – Soyez les bienvenus et sentez-vous à l’aise. Je vais laisser continuer le chef de famille.

Méroé (se levant) : – C’est à mon tour de vous souhaiter la bienvenue, même s’il est vrai que je ne vous connais pas ! Qui sait ? Vous êtes peut-être des policiers en civil. Quoi qu’il en soit, je vous laisse vous exprimer...

Chef de famille d’Armand : – Merci de nous avoir donné la parole. Je vais aller droit au but. Dans cette famille, il y a une belle et bonne semence que je voudrais emporter chez moi.

Méroé : – Volontiers, je te l’aurais donné mais toi et moi savons que la période des semences est passée. Je n’en ai plus. Pas vrai, Tina ?

Tina : – Oui, mon mari.

Chef de famille : – Ne vous inquiétez pas : ce n’est pas de ce style de semence dont il s’agit.

Famille d’Amandine (s’exclamant) : – Ah bon !

Méroé : – De quoi s’agit-il donc alors ?

Chef de famille : – Nous verrons, nous verrons... Mais, tout d’abord, nous avons faim, nous voulons manger.

Méroé : – Mille excuses ! Nous aurions dû vous proposer de manger sans vous importuner avec nos questions. Tina fait le nécessaire !

Aussitôt Tina se lève, se dirige vers la cuisine et ressort avec les couverts et les assiettes qu’elle dépose sur la table, suivi du repas, et les invite à prendre place.

Chef de famille : – Votre repas à l’air d’être délicieux... Mais je suis sûr qu’il aurait été encore meilleur si une main spéciale l’avait elle-même préparé !

Méroé : – Main spéciale ? Ça devient sérieux et intéressant. Parle !

Chef de famille : – Il y a, dans cette maison, une personne qui est mon médicalement, une personne qui a arraché mon cœur dès le premier jour où mes yeux se sont posés sur elle. Depuis lors, je suis troublé et, aujourd’hui, je ne peux rentrer sans elle !

Méroé : – Tu es sûr que cette personne est dans cette maison ?

Chef de famille : – Sûr et certain !

Méroé : – Bon... Je vais te présenter les jeunes filles qui vivent ici et tu me diras laquelle est-elle...

Chef de famille : – Bien parlé !

Trois filles voilées se présentent devant le chef de famille.

Chef de famille : – Approche, mon fils.

Chef de famille (désignant les jeunes filles) : – Alors ?

Armand : – Ce n'est pas l'une d'elle, papa.

Chef de famille : – Mais où est donc passée cette perle rare ?

Méroé : – De qui parlez-vous exactement ?

Chef de famille : – C'est cette jeune fille au visage lumineux qui, sur le monde, rayonne par sa beauté, à la voix si douce et si suave et d'une humilité sans pareil...

Méroé : – Ah, je vois maintenant de qui il s'agit ! Mais, malheureusement, elle est à des milliers de kilomètres d'ici ! J'aurais aimé vous la présenter mais je n'ai pour elle ni titre de transport, ni carburant ! Comment faire ?

Chef de famille : – Ne t'inquiète pas ! Pour elle, nous sommes capables de tout ! Voici la modique somme de 400 000 francs.

Méroé : – Mais, voyons ! Que faire avec cette somme ? Ça ne me permet même pas de démarrer la voiture !

Le chef de famille, surpris, écarquille les yeux. Alors se lève le frère du chef de famille et il pose sa main sur celle de son frère.

Frère du chef : – Ne t'inquiète pas, mon frère : moi aussi, je me suis bien préparé pour cette cérémonie. J'ajoute la somme de 300 000 francs. Alors, vas-y maintenant, amène-nous notre médicament !

Méroé : – Merci. On m'annonce qu'elle a déjà parcouru la moitié du chemin.

La belle-famille (en chœur) : – Ah, cruelles sont tes exigences !

Ils se rassemblent tous ensemble et discutent de nouvelles contributions. Puis...

Le frère : – Votre demande nous a semblé légitime : voici un million.

Méroé : – Ah ! C'est déjà quelque chose ! On me signale à l'instant qu'elle vient d'arriver !

La belle-famille se réjouit.

Un membre de la famille d'Amandine : – Dans votre impatience toute naturelle, mes amis, vous oubliez que notre fille n'est pas n'importe qui... Elle est d'une lignée royale, a un grand niveau intellectuel, ses parents ont beaucoup investi pour son éducation et sa croissance : il est temps que nous récupérions tout cela !

Le frère : – Mais nous en avons tenu compte ! Il y a un bœuf attaché à l'entrée de la concession, des casiers de bière, des ignames blanches, du riz, du savon, de l'huile, des pagnes à partager avec les différentes épouses de votre famille et, à cela, nous ajoutons encore la somme d'un million.

La famille d'Amandine se réjouit en lançant des cris de joie. Amandine entre. Méroé prend la main de sa fille et s'avance vers le beau-père. Celui-ci prend la main d'Amandine et la tend à son fils. Méroé et le chef de famille dirigent les deux enfants vers les deux fauteuils qui leurs sont destinés. Et ils se donnent

l'accolade. Le chef de famille reprend sa place. Méroé prend un verre de vin qu'on lui a tendu. Et le donne à Armand qui boit une gorgée, même chose pour Amandine. Alors Méroé leur demande de restituer le vin. Ce qui bien sûr est impossible.

Méroé : – Mes enfants, votre union est consommée et nul ne peut plus la défaire !

Tout le monde : – Vive les mariés, vive les mariés !

Méroé : – Et, maintenant, que la fête commence !

Scène 2 – Pierrette, Méroé et Tina

La fête bat son plein. Méroé se retire discrètement avec Pierrette.

Pierrette : – J'ai énormément apprécié notre dernière sortie.

Méroé : – Moi aussi. Ici, ce n'est pas le bon endroit pour parler de cela. Quelqu'un ou ma femme pourrait nous entendre.

Pierrette : – Comment pourrais-je m'empêcher d'en parler ? Je me sens si bien avec toi et, quand je te vois, je me sens immédiatement belle et luisante.

Méroé : – Non, non, pas ici. Allons rejoindre les autres.

Tina a tout entendu. Elle n'arrive pas à s'en rendre compte. Elle sort afin de respirer un grand coup car sa respiration est haletante. Méroé invite tout le monde à se réunir car la famille d'Armand, accompagnée d'Amandine, devra se retirer. Tina contient et retient ses émotions en rejoignant le groupe.

ACTE VIII

Scène 1 – Méroé et Tina

Méroé : – Hier, je suis rentré tard, j'étais allé rendre visite à un ami à des kilomètres d'ici.

Tina : – Tu n'as pas besoin d'inventer des excuses.

Méroé : – Je ne comprends pas.

Tina : – Dis-moi simplement que tu es allé voir ta maîtresse.

Méroé : – Tu délirés ou quoi ? Tu oses me parler ainsi ? Je comprends... Le départ de ta fille t'affecte et tu racontes n'importe quoi. Où est Dadis ?

Tina : – Justement, voici la lettre que j'ai trouvée sur le chevet de son lit. Elle t'est adressée.

Méroé prend la lettre, l'ouvre, la lit. Des larmes se mettent à couler sur son visage.

Méroé : – Notre fils est parti, Tina ! Notre fils est parti sans nous dire où !

Tina : – Parti ! Parti ! Comment ça ? Où ?

Méroé : – Sans dire où ! Il dit qu'au moment opportun, il nous contactera. Il dit qu'il est fatigué de vivre ce genre de vie, cette souffrance sans pouvoir agir : « *Je vais vers des horizons nouveaux, je vais tenter ma chance, je reviendrai améliorer votre qualité de vie.* »

Tina (pleurant) : – Mon fils, mon fils ! L'aventure est incertaine ! Mon fils, mon fils ! Tu es plus important pour moi, plus important que ces biens matériels ! Que vaut l'argent à côté d'un être humain ! À côté d'un enfant qu'on a porté dans son ventre, qu'on a mis au monde ! Mon fils, mon fils ! Tu es moi, car tu

es sorti de moi ! Reviens ! Reviens, s'il te plaît. Ah, mon fils, que Dieu te protège partout où ton pied foulera le sol !

Méroé : – Tina, Tina ! Pardonne-moi, mon amour, pardonne-moi et que Dieu nous rende notre fils !

ACTE IX

Scène 1 – Méroé et un voisin

Méroé joue au songoh. Il se confie.

Méroé : – Voisin, je suis perdu...

Le voisin : – Qu'est-ce qui ne va pas ?

Méroé : – Mon ciel bleu est en train de s'assombrir, un vent violent souffle dans ma maison.

Le voisin : – C'est grave, ça.

Méroé : – Si grave que Tina ne m'adresse plus la parole... J'en souffre tellement.

Le voisin : – Lui as-tu exprimé ce que tu ressens ?

Méroé : – C'est absurde ! Je suis l'homme, jamais je ne me rabaisserai !

Le voisin : – Laisse donc ces habitudes anciennes.

Méroé : – Qui ont toute leur place aujourd'hui. L'homme est le chef de famille et jamais ne s'humiliera devant son épouse. Elle me doit une soumission totale.

Le voisin : – De quoi t'accuse-t-elle ?

Méroé : – Je ne sais vraiment pas. Nos deux enfants sont partis... Cela l'affecte énormément.

Le voisin : – Jusque-là, je ne vois pas en quoi cela devrait vous créer des problèmes.

Méroé : – Tu as raison. Dernièrement, elle m'avait parlé d'une maîtresse.

Le voisin : – Je te l'avais bien dit, je t'avais averti. Cette histoire avec Pierrette risque de briser ton couple, fais attention...

Méroé : – Ne parle pas si fort. Je vais y réfléchir. Allons boire une bière dans le bar d'à côté.

Le voisin : – Allons-y.

ACTE X

Scène 1 – Méroé et Tina

Méroé revient saoul. Tina l'attend. Il entre en sifflotant et s'assoit. Après un moment de silence...

Tina : – Demain matin, je voyage.

Méroé : – Peut-être ce voyage te fera du bien. Ton frère aîné qui vit dans le village sait très bien s'occuper de toi quand tu y vas.

Tina : – Cette fois, je ne vais pas chez lui.

Méroé : – Où peux-tu bien aller ? Tu veux me faire chanter ?

Tina : – Loin de là. J'ai eu mon visa et mon vol est prévu demain à 11 heures.

Méroé : – Tu racontes des sornettes. Visa ! Vol ! Laisse tomber ! Je viendrai après deux jours te chercher chez ton frère.

Tina : – Tu as brisé mon cœur le jour où j'ai su que tu allais fouiner ailleurs.

Méroé : – Laisse tomber ! Va te reposer... Je te sens fatiguée. Ce retrait de quelques jours te fera du bien. Ton frère sait très bien te conseiller. Allons nous coucher.

ACTE XI

En Europe.

Scène 1 – Tina, Jacques et Anne

La scène s'ouvre sur Jacques qui entre dans la maison avec des valises.

Jacques : – Bienvenue en Europe et précisément dans ma maison.

Tina : – Merci bien, vous êtes gentil. Je suis marquée par votre disponibilité à m'accueillir chez vous.

Jacques : – Vous n'avez pas à nous remercier, Anne m'a dit que vous avez grandi ensemble et tu es devenue comme une sœur pour elle.

Anne : – Chéri ! Elle est ma sœur !

Tina : – J'en suis ravie ! Les mots me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance.

Anne : – Viens t'asseoir, on va défaire tes valises.

Tina : – S'il te plaît ! J'ai fait un voyage harassant. J'ai juste envie de prendre un bain, de manger et de me reposer. S'il te plaît ! Peut-on défaire les valises demain ?

Anne : – Ça ne va pas ! Ah non, non ! Je dois passer en revue toutes tes affaires. Je ne peux pas te laisser aller dormir sans savoir ce que contiennent tes valises et ce que tu nous as apporté comme cadeau !

Tina : – OK...

Scène 2 – Tina seule

Tina : – Ça fait longtemps que je n'avais pas revu Anne... Elle semble avoir changé. Elle m'a l'air hautaine, imposante, intéressée. Ce n'est qu'une impression, j'espère que je me trompe et que tout se passera bien.

Scène 3 – Tina, Anne et Jacques

Ils sont à table en train de prendre le petit-déjeuner.

Anne : – Ça te plaît ce qu'on propose pour le petit-déjeuner ?

Tina : – Ah, oui ! Des croissants ! J'adore !

Anne (l'air étonné) : – Tu sais comment ça s'appelle ?

Tina : – Mais on en mangeait régulièrement quand on était au lycée.

Anne (secouant la tête, montrant un rouleau de Sopalin) : – Et ça, c'est quoi ?

Tina : – C'est du Sopalin.

Anne : – Eh, eh ! Pour une villageoise, je te trouve bien évoluée !

Tina : – Arrête cette humiliation ! Tu m'offenses vraiment !

Anne : – C'est juste la vérité.

Tina : – On peut changer de sujet ?

Anne : – Alors c'est toi qui décide de ce dont on parle maintenant ?

Jacques : – Je trouve que tu la traites durement !

Anne : – Ça, c'est la meilleure ! Au fait, tout à l'heure, quand tu prenais ta douche, j'ai entendu l'eau couler abondamment et pendant longtemps ! Attention aux factures !

Elle se lève.

Jacques : – Tu es injuste !

Anne : – C'est seulement maintenant que tu te rends compte que la vie est injuste !

Elle sort.

ACTE XII
Scène 1 – Méroé

Méroé (au téléphone) : – Bonjour, mon cher beau-frère ! Comment vas-tu ! Bien ? J'espère que Tina se porte bien également ! Quoi ? Elle n'est pas avec vous ? Non, non, je ne blague pas... Je suis sérieux. Elle m'a dit qu'elle voulait changer d'air et qu'elle passerait quelques jours avec vous ! Europe ! Ma femme, en Europe ! Non, ce n'est pas vrai ! (*Il raccroche.*) Je l'ai perdue ! Je l'ai perdue !

ACTE XIII
Scène 1 – Tina et Anne

Tina : – S'il te plaît, je voudrais que tu m'aides à me procurer une puce téléphonique. J'ai grand besoin de communiquer avec mon mari et ma fille.

Anne : – Tu vas trop vite (*Tina est surprise*), tu réclames trop vite ton autonomie.

Tina : – Qu'est-ce que ça signifie ?

Anne : – Tu commences à me saouler ! Prépare tes affaires. D'ici quelques jours, j'irai te laisser dans un endroit où tu pourras compter les étoiles.

ACTE XIV
Scène 1 – Tina

Tina (pleurant) : – Pourquoi tous ces malheurs ? Me voici dans un centre d'hébergement ! Eh, ma vie est très troublante, vais-je parvenir à surmonter tous ces malheurs ?

ACTE XV
Scène 1 – Assistante sociale et Tina

Le lendemain, Tina est dans le bureau de l'assistante sociale pour un entretien.

Assistante sociale : – Bonjour, madame.

Tina : – Bonjour.

Assistante sociale : – Selon les informations reçues, il y a deux jours, vous avez intégré le centre.

Tina : – Effectivement.

Assistante sociale : – Alors, comment vous vous sentez ici ?

Tina : – Ça va un peu.

Assistante sociale : – Ça fait combien de temps que vous êtes en Europe ?

Tina : – Ça fait juste quelques semaines.

Assistante sociale : – Par quel moyen vous êtes arrivée ?

Tina : – Par un vol.

Assistante sociale : – Je peux savoir pourquoi vous êtes venue en Europe ?

Tina : – Je ne sais quoi vous répondre, c'est une question embarrassante.

Assistante sociale : – Ah oui, je comprends, vous comptez rester ici ou retourner dans votre pays.

Tina : – Je suis là déjà et j'aimerais bien m'intégrer... Donc rester ici.

Assistante sociale : – Je vois. Sachez tout de même que votre intégration prendra un certain temps.

Tina : – Combien de temps ?

Assistante sociale : – Je n'en sais rien, il y a malheureusement plusieurs personnes dans votre situation.

Tina : – Donc, je ne pourrai pas travailler, me former ou alors entreprendre des choses ?

Assistante sociale : – Ça dépend de ce que vous voulez entreprendre. Sachez, pour le moment, que vous n'avez pas droit à grand-chose, au vu de votre situation. Vous avez, pour le moment, un toit sur la tête, de quoi manger, contentez-vous-en... Bien sûr, en attendant.

Tina : – Ça me donne quand même de l'espoir.

Assistante sociale : – Avez-vous des enfants ? Êtes-vous mariée ?

Tina respire profondément.

Assistante sociale : – Je vous apporte un verre d'eau.

ACTE XVI Scène 1 – Tina

De nouveau, Tina pleure en se lamentant.

Tina : – Bientôt, la police va débarquer ici pour venir me chercher, qu'ai-je fait de mal ? Elle m'a posé tellement de questions, ils sont probablement en train de mener une enquête sur moi ! Ce n'est pas vrai ! Moi qui croyais enfin voir le bout du tunnel, me voici serrée dans un étau, je suis dans un total désarroi.

Elle continue de pleurer et, finalement, s'endort.

Où trouver *L'Apostrophe* ?

L'Apostrophe est une revue semestrielle du Secours Catholique – Caritas France.

Elle est accessible gratuitement au format numérique à l'adresse lapostrophe.secours-catholique.org. Vous pouvez également commander, gratuitement à cette même adresse, un à cinq exemplaires papier du numéro désiré.

L'abonnement à *L'Apostrophe* est réservé aux groupes membres du Secours Catholique et de son réseau.

Pour toute information ou abonnement, contactez-nous à :
emmanuel.maistre@secours-catholique.org



L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 7 300 exemplaires.

Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directrice de publication : Véronique Fayet

Comité éditorial : Clarisse, Solen, Brigitte, Khalid, Cyril, Christophe, Jacques, Thierry, Emmanuel, Aïck, Malika, Allal, Zahra

Création maquette : Guillaume Seyral

Iconographie : Anaïs Pachabézian

Photo de couverture : Christophe Hargoues / SCCF

Correction : Olivier Pradel

Impression :



Ont participé à ce numéro :

L'atelier d'écriture de Quimper, l'atelier d'écriture de Roubaix, le groupe des marcheurs de l'espérance de Marseille, le groupe des marcheurs de Savoie, le groupe des Fous d'art solidaires de Créteil, le groupe des dames de l'Adeec d'Amiens, le groupe de Maurepas de Rennes, les groupes des ateliers La Source du centre social de la Maison du Bas-Belleuille.

Et, par ordre d'apparition : Aïck, Jean-Pierre, Mohammed, Virginie, T., Nelly, Manu, Jacques, Céline, Christine, Daniel, Amel, Marie-Claude, Brigitte, Pierre, Jean-Pierre, Mireille, Emmanuel, Henri, Malika, Nadja, Jeannine, Laetitia, Bernard et Martine.

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75007 Paris.

Contact : dept.pouvoiragir@secours-catholique.org

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris, 2019)

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

 [caritasfrance](https://twitter.com/caritasfrance)
 [Secours Catholique-Caritas France](https://www.facebook.com/Secours-Catholique-Caritas-France)



**ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL**